26 AOUT 1950

N° 254 - 100 FRANCS

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

UN GRAND MARIAGE PRINCIER

Le 17 août a été journée de liesse dans la capitale du grand-duché du Luxembourg, où l'on célébrait le mariage de S. A. R. Alix-Marie-Anne, princesse de Luxembourg, et de S. A. Antoine-Marie-Joachim, prince de Ligne, capitaine-commandant de l'aviation belge. Au sortir de la cathédrale, où avait eu lieu le mariage religieux, les jeunes époux traversent la ville sous les vivats de la foule pour regagner le palais grand-ducal. Phot. Ch. Raffin, envoyé spécial de *France-Illustration*.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. { Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.
L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».
L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.
L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

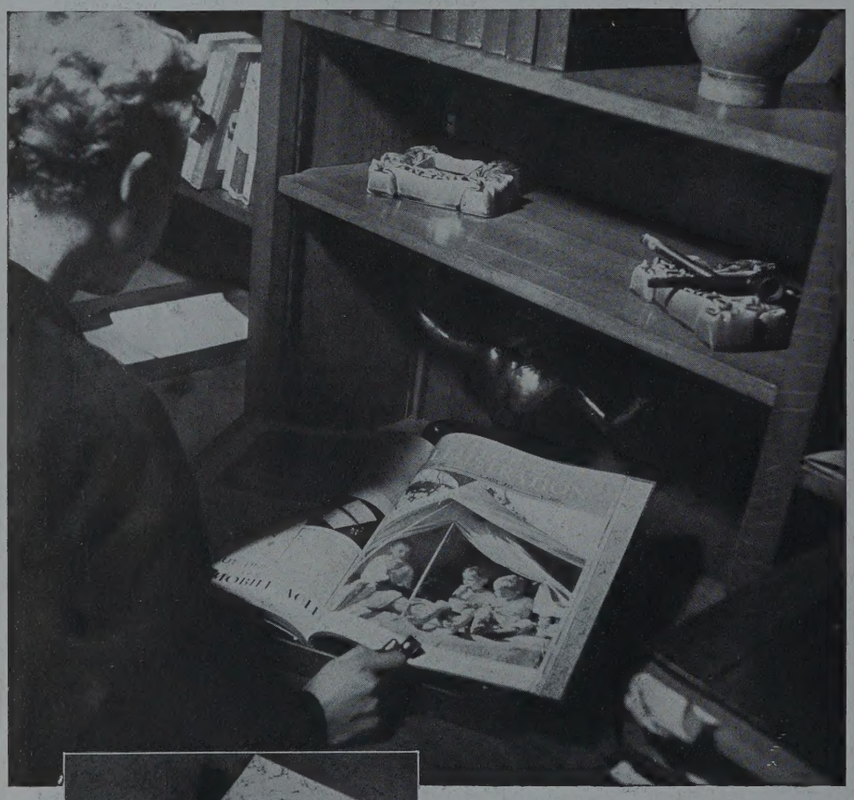
AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

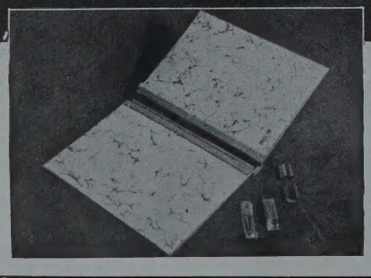
	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.





2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . 465 fr.
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . 475 fr.
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . 50 fr.
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 reliure . . 110 fr. | Pour 2 reliures. 140 fr.

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
N° 7 : un semestre . . . . . 340 fr.
Clefs de montage . . . . . 50 fr
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . 110 fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une

RELIURE MOBILE SPÉCIALEMENT CONÇUE A CET EFFET ACLE

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

PLAGE ET PHONO

— Le bruit des vagues est insupportable ! Il m'empêche d'entendre Charles Trénet chanter *la Mer* !

SÉCURITÉ

— Embrasse-moi vite, chéri !

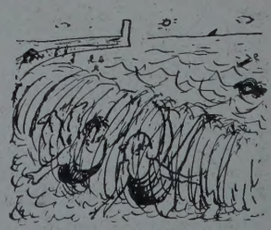
— Mais... ton mari ?..

— Je l'ai fait plonger pour relacer mes sandales !

INGÉNIOSITÉ

— Pourquoi votre oncle s'attache-t-il des coquillages aux oreilles ?

— Comme il est à moitié sourd, ça lui permet d'entendre le bruit de la mer !



MOMENT CHOISI

— Il me semble vous avoir déjà rencontré... Vous ne me reconnaissez pas ?

— Heu... vaguement !

HUMOUR AQUATIQUE

Premier poisson. — Le voilà satisfait !

Deuxième. — Tu crois ?

Premier. — Oui. Son médecin lui avait prescrit de changer d'air !...

MARVIN
depuis 1850...

C'est en 1850 que deux jeunes Français, originaires d'Alsace, fondaient à Saint-Imier, Suisse, un petit Atelier d'Horlogerie.

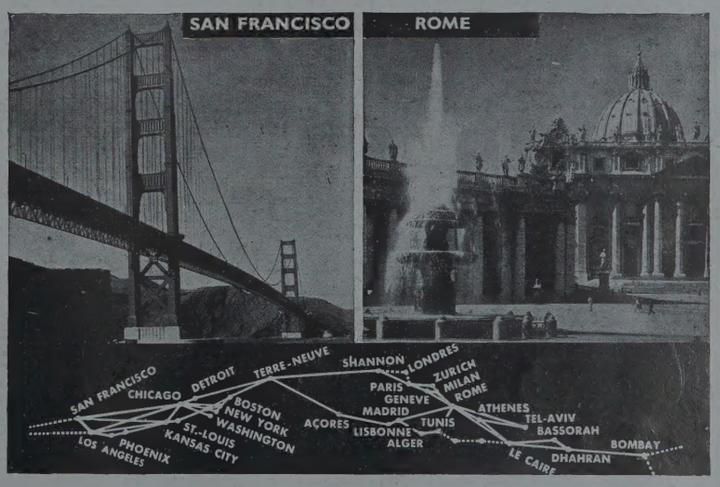
Et, depuis... à la Chaux-de-Fonds, Métropole Horlogère Suisse, une des Manufactures les plus importantes, produit, fait rayonner et hautement apprécier, dans 70 pays, les Montres MARVIN.

Munies d'un organe régulateur auto-compensateur, les Montres MARVIN sont insensibles aux variations de température.

MARVIN

Pub. Nahmias

DISTRIBUÉ PAR S.E.I.C.A.M.: 5, RUE JEAN-MERMOZ, PARIS-8e - ELY. 79-37



Seule TWA vous offre un tel choix de lignes à travers le monde.

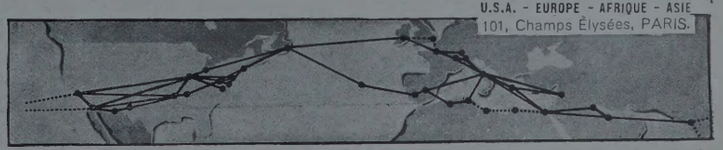
La prochaine fois que vous partirez en voyage, associez donc le plaisir et les affaires en empruntant le si commode réseau T.W.A. Une ligne T.W.A. dessert l'Europe septentrionale... une autre le monde Méditerranéen. Aux États-Unis la T.W.A. propose ses services transcontinentaux directs qui relient le Nord industriel au Sud-Ouest ensoleillé.

Sans frais supplémentaires vous pouvez vous arrêter à n'importe quelle ville desservie par la T.W.A. Souvent vous pouvez aller par un itinéraire, revenir par un autre et doubler ainsi l'agrément de votre voyage. En voyageant à 500 kms/h. sur un Skyliner T.W.A. qui a fait ses preuves dans le monde entier, vous bénéficiez en outre d'un service, d'une cuisine et d'un confort vraiment somptueux.

Consultez votre agence de voyage ou téléphonez à la T.W.A. : BAL. 10-83.

Vous pouvez compter sur la

TWA
TRANS WORLD AIRLINES
U.S.A. - EUROPE - AFRIQUE - ASIE
101, Champs Élysées, PARIS.



50.29

R DE LAVERERIE
MOSSANT
double bord
très léger
Publ. SACHA.

6me ANNÉE — NUMÉRO 254

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

26 AOUT 1950

EN CORÉE, LA PRESSION DES NORDISTES SUR FUSAN DIMINUE

En même temps que les forces communistes concentraient leurs plus violentes attaques sur Taegu, elles s'emparaient également, malgré une vive résistance américaine, de Pohang, base auxiliaire de débarquement (ci-dessus). Mais les forces des Nations Unies, reprenant l'initiative des opérations, ont réoccupé la ville et liquidé plusieurs têtes de pont sur le Naktong. Phot. Associated Press.

ACTUALITÉS MONDIALES DI

LONDRES. Quarante et un coups de canon, tirés dans Hyde Park par une batterie de la Royal Horse Artillery, ont annoncé la venue au monde d'une nouvelle princesse royale, second enfant d'Elizabeth d'Angleterre.

VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

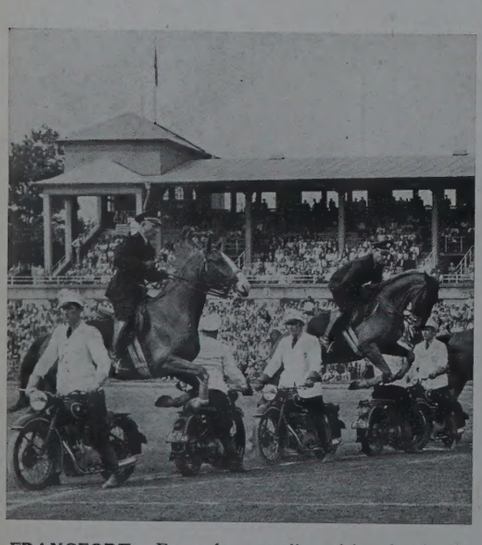
STRASBOURG. M. Winston Churchill a fait approuver par l'Assemblée consultative une motion demandant la création immédiate d'une armée européenne unifiée. A la demande des représentants français, les délégués précisent que cette armée devrait être placée sous l'autorité d'un « ministre européen de la Défense ».

COREE. Pour la première fois dans l'histoire mi taire, les Américains utilisent l'hélicoptère sur u front de combat. Celui-ci assure le transport d't détachement de « marines » dans les montagnes du Su

LONDRES. Le Pakistan célèbre le troisième anniversaire de sa fondation. S. Exc. Habib I[er] Rahim Toola, représentant du jeune Etat en Grande-Bretagne, a participé aux cérémonies organisées à cette occasion.

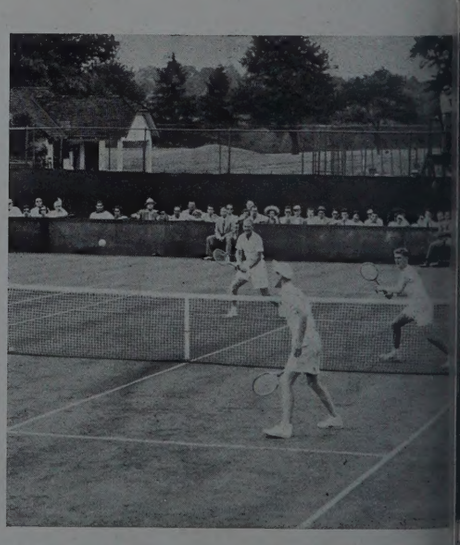
PARIS. Paul-Emile Victor et ses compagnons rentrent du Groenland, où ils ont constaté la présence d'une terre sous la calotte glaciaire. Une autre équipe y assure la relève pendant une nouvelle période d'un an.

LONDRES. Sa Grandeur Akenzua II, Oba du Beni chef d'une tribu du Niger, que l'on voit ici en compagn de l'une de ses femmes, est venu en Grande-Bretag prendre des leçons de « politique gouvernementale



FRANCFORT. Pour la première fois depuis la guerre la police d'Allemagne occidentale dispute un championnat d'athlétisme devant une foule considérable. L'épreuve hippique comportait ce jump spectaculaire.

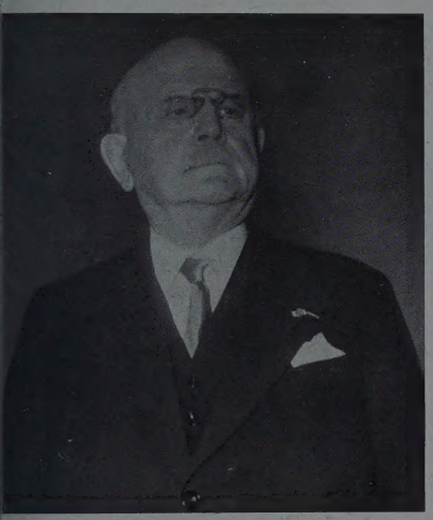
LENOX. Mrs. Roosevelt répète, avec l'orchestre symphonique de Boston sous la direction de Serge Koussevitsky, l'œuvre de Serge Prokofieff : *Pierre et le loup*, dans laquelle elle tient le rôle de la récitante.



NEW YORK. Aux finales interzones de la Coup Davis l'équipe australienne (de face) élimine la Suèd et se qualifie pour rencontrer les U. S. A. dans challenge-round qui doit être disputé à Forest-Hi

A SEMAINE

IS ABEBA. Asfaw Wossen, prince héritier d'Ethio-ue l'on voit à une escale au Caire avec sa femme petite fille, accomplit son premier voyage en e. Il va séjourner en France et en Suisse.



KELLES. Après avoir mis sur pied un nouveau rnement, M. Van Zeeland a finalement décidé laisser la présidence à M. Pholien (ci-dessus), entant l'aile droite du parti social chrétien.

ARTA. Les chambres indonésiennes ayant aboli ime fédéral, le cabinet que présidait M. Hatta issionné. Il expédie les affaires courantes jusqu'à mation prochaine d'un gouvernement unitaire.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les voyageurs qui visitaient l'Allemagne autrefois ne pouvaient s'arrêter dans certaines villes sans qu'on leur montrât une maison où Gœthe avait habité, une chambre où il avait passé quelques nuits et peut-être écrit un poème, bref, une relique du grand homme, une trace de son existence. Ce culte débordait d'ailleurs l'Allemagne et intéressait le monde germanique tout entier. Il me souvient d'un hôtel de Kussnacht, en Suisse, au pied du Righi, où je m'arrêtai jadis pour quelques heures et où l'on me fit visiter une chambre, d'ailleurs assez agréable, et qui, naturellement, était « la chambre de Gœthe ».

Certains peuples savent, en effet, exalter la gloire des hommes remarquables auxquels ils ont donné naissance. Gœthe est grand, certes. Mais le Gœthe que nous connaissons représente un génie individuel multiplié par la ferveur d'une grande nation. On en peut dire autant de Shakespeare, autant de Cervantes, ou de Dante ou de Camoëns, autant de Tolstoï, d'Ibsen, de Selma Lagerlœf, pour prendre des exemples très divers, appartenant à des temps différents.

Il ne me paraît pas que la France brille par un enthousiasme aussi généreux et aussi sagement perspicace. Les hommes qui, chez nous, se sont portés au premier rang par leurs travaux, par leurs mérites et leurs dons, dans la philosophie, dans les arts et dans les lettres sont, de leur vivant, soumis d'abord à une critique corrosive. On ne saurait citer, chez nous, un homme de génie ou de talent qui n'ait, pendant sa carrière, rencontré des détracteurs très actifs. Je considère l'esprit critique, il va sans dire, comme l'exercice normal et nécessaire d'un peuple libre, instruit par la pratique du jugement et du choix. N'empêche que l'excès, dans les jeux de cette sorte, risque de désorienter, de déconcerter et de décevoir les observateurs des autres nations. Qu'un censeur, saisi par la passion de détruire, écrive sérieusement que la France n'a jamais eu de grands poètes lyriques, je suppose, cela non sans gloses historiques et démonstrations à l'appui, aussitôt les lettrés de l'étranger s'empresseront d'enregistrer la sentence de ce cuistre.

Quand un Français de quelque renommée quitte ce monde ingrat, ses compatriotes le déposent aussitôt dans le réfrigérateur de la gloire et ils font tout ce qu'ils peuvent pour l'oublier là pendant vingt-cinq ou trente ans. Ils entr'ouvrent alors la porte de ce réduit et procèdent à un premier examen. C'est ce qui vient d'arriver, pour ne citer que ces trois écrivains, à France, à Barrès, à Loti, qui ont été, de leur vivant, illustres et respectés. Parfois, cette première expérience ne paraissant ni suffisante ni concluante, le grand homme en observation est enfermé de nouveau dans la glacière pour une période indéterminée. Ronsard a passé, dans cette morne antichambre de la vraie gloire, plus de deux siècles et demi. C'est Sainte-Beuve qui l'en a tiré avec la fameuse notice de 1828.

Parfois encore, alors que la réputation d'un auteur semble assise, et pour longtemps, la critique se remet en transes, à l'occasion d'un anniversaire, par exemple. Elle organise des enquêtes, des consultations publiques, des « numéros exceptionnels » et s'efforce de remettre en procès une cause qui semblait jugée. Il vient d'en être ainsi pour Guy de Maupassant. Cela n'empêche pas ce même peuple tatillon et querelleur de se délecter à la lecture de romanciers étrangers qui doivent tout à Maupassant, qui ne sont que la menue monnaie de Maupassant.

Alors que l'Allemagne tout entière vénère la mémoire de Gœthe, j'ai maintes fois entendu des Français érudits, des hommes incontestablement instruits, marquer le plus insultant mépris pour la mémoire de Hugo.

De temps en temps, une épidémie d'admiration se déclare. Alors on organise des cérémonies, on imprime des timbres, on forme des comités, on élève des statues, quitte à renverser ces statues si, par hasard, le vent souffle d'un autre point de l'horizon.

★

Et pourtant, c'est à cette France capricieuse, fantasque, allégrement féroce et même cannibale que les artistes étrangers viennent le plus volontiers demander asile. Cela tient sans doute à ce que les vrais créateurs sentent que l'épreuve critique leur est somme toute nécessaire et qu'il leur faut passer par là. Et puis la France, qui est si volontiers injuste pour ses enfants, est souvent libérale avec ses visiteurs et ses hôtes. Elle leur offre généreusement de beaux présents de gloire qu'ils vont dépenser ailleurs.

DANS LE SECTEUR DE WAEGWAN, OU LES NORDISTES MASSAIENT HUIT DIVISIONS, LE PETIT VILLAGE D'AGOK, PRIS DANS LA BATAILLE, ACHÈVE DE SE CONSUMER.

DE LA CORÉE AU RHIN EN PASSANT PAR L'ESPAGNE

par le général DE MONSABERT

S'IL était permis d'employer une expression d'une verdeur toute militaire, on dirait que la guerre de Corée est en train « d'agiter le secteur ». Constatons simplement que la stratégie militaire, dans les guerres de coalition, est étroitement liée à la stratégie politique, dont elle est souvent obligée, en définitive, de subir la loi, souvent pour le plus grand dommage des opérations elles-mêmes !

Une telle stratégie peut imposer des théâtres d'opérations, combiner d'une façon plus ou moins heureuse leurs interférences lointaines et profondes, les conditions tactiques de chaque théâtre n'en réagissent pas moins sur la marche des événements. On a connu de ces engrenages dans les guerres passées. A plus forte raison la tactique a-t-elle des servitudes sur un théâtre imposé par l'adversaire, et d'autant qu'il est plus éloigné des possibilités d'interventions. L'Amérique mesure sur son front du Pacifique les exigences de la couverture et la valeur indispensable de bases rapprochées.

Sur ces entrefaites le Sénat américain vient de voter un important crédit pour l'économie espagnole. Tout porte à croire que, sous l'empire des événements en cours, l'opinion américaine aura compris l'impérieuse nécessité de rendre à l'Espagne la place que lui marquent sa position géographique et son armée en cas d'ouverture du front de l'Atlantique. L'état-major des Etats-Unis n'aura pas manqué d'exiger l'utilisation de la base incomparable que représenterait alors ce pays. Le crédit voté par le Sénat américain n'est sans doute qu'un signe avant-coureur de l'entrée de l'Espagne dans le pacte Atlantique et de sa participation aux avantages du plan Marshall.

Quel rôle l'Amérique compte-t-elle faire jouer à l'Espagne dans sa stratégie ? Que l'Espagne soit destinée à être une base rapprochée de manœuvres stratégiques, d'accord. Mais ne serait-elle pas considérée, dans les plans américains, comme la tête de pont permettant de reconquérir une Europe pour le reste abandonnée ?...

Or il ne s'agit pas — pour la France — de savoir comment elle pourrait être reprise, mais bien comment elle sera défendue.

C'est dans ces circonstances que le gouvernement français vient d'adresser un mémorandum aux Etats-Unis sur sa conception de la défense de l'Europe.

Il faut remarquer, en passant, que ce document constitue, sans doute sans le vouloir, une critique sévère pour toute la politique militaire suivie jusqu'alors.

On pourra objecter les nécessités budgétaires passées, la formule de contribution alliée indispensable pour les financements futurs ; on ne peut que constater la stupeur d'une opinion publique qui non seulement n'avait pas été préparée, mais qui avait été endormie. Le réveil est cruel avec les menaces que font naître les opérations de Corée.

Un pays ne peut vivre tranquille que dans la sécurité, et l'on ne peut se contenter d'armée de transition si l'on n'est pas assuré d'avoir le temps de franchir cette étape. On nous parle maintenant de quinze divisions françaises supplémentaires, alors qu'il était encore question il n'y a pas si longtemps de nouvelles réductions d'effectifs. On se plaint, dans le document en cause, de l'abandon dans lequel l'Amérique laisse notre couverture européenne terrestre et du point de vue trop insulaire du plan anglais. La France est susceptible de rassembler les pays intéressés à la défense continentale en couvrant ce dernier champ de bataille et en s'adossant à sa rocade eurafricaine. Cette considération indique la manœuvre, les limites de théâtres, les commandements ; elle impose aussi le poids de notre contribution.

LE mémorandum français fait état d'une idée que les événements de Corée viennent d'éclairer d'un jour éclatant : dans la guerre qui nous menace il s'agira de gagner la bataille de couverture. Les plus belles conceptions stratégiques à base d'interventions lointaines ne sauraient réussir si la couverture ne tient pas. L'Amérique doit se rendre compte que si cela est vrai du front du Pacifique, ce l'est plus encore du front de l'Atlantique.

La couverture est sur le Rhin. La place des renforts américains n'est pas, *a posteriori*, en Espagne, mais, *a priori*, dès le temps de paix, en Allemagne occidentale, à l'intérieur d'une armée des continents fédérés américain et

européen. Loin de réduire le rôle de la France, cette conception le grandit et la met en face de ses responsabilités.

Il faut gagner un mois, dit encore le document adressé aux Etats-Unis. Oui, certes. Mais où ? Et comment ? Et qui en aura la charge ?

Où ? Nous le savons bien : la France est toujours aux avant-postes. Mais, cette fois-ci, elle doit rester la tête de pont inébranlable pour les opérations futures, grâce au concours de tous les peuples tenants de la civilisation à défendre. C'est la base première de la stratégie à établir.

Comment ? Par la contribution de tous dans un ensemble coordonné. Mais contribution totale, et non pas limitée. Dans cette lutte il ne saurait y avoir de neutres ni d'oubliés. Tous les Etats de l'Europe occidentale et l'Afrique du Nord sont solidaires dans une même bataille.

C'est ici que la question espagnole prend pour nous un caractère d'urgence angoissant. Si l'Espagne est indispensable à la défense de l'Amérique, elle l'est plus encore à la défense de l'Europe. On ne gagnera pas un mois sans elle. On ne réalisera pas de manœuvres logiques et soudées pour la défense de l'Eurafrique sans sa participation. Si elle représente une base stratégique et peut-être une tête de pont éventuelle aux yeux des Etats-Unis, elle constitue pour nous Européens, et surtout pour nous Français, outre une source de renforts considérables, une base de manœuvres qui jouerait du premier coup.

L'Espagne est à la poignée de notre secteur de bataille qui va de la Belgique à la Libye. Cette bataille est une. Pourquoi nous plaindre du point de vue trop insulaire du plan anglais si, de nous-mêmes, nous partageons notre territoire et renonçons aux atouts que la péninsule Ibérique tout entière représente dans notre propre manœuvre ?

L'Espagne, pour qui la question sentimentale a autant d'importance que le respect de sa fierté, aurait préféré que la première main tendue eût été la nôtre. Il n'y avait pas pour l'y pousser que les liens de la latinité ou que les intérêts frontaliers ou commerciaux. Il y avait aussi cette notion de la solidarité et de la grandeur de la vieille Europe.

Plan insulaire anglais !... Bataille de couverture rhénane assurant la sécurité de la France !... Solidarité méditerranéenne !... Front américain de l'Atlantique !... Telles sont les bases sur lesquelles il faut construire une organisation logique du commandement pour savoir notamment qui conduira la bataille de couverture et dirigera une stratégie appropriée et opportune.

Il va de soi que le chef du haut commandement interallié chargé de mener la bataille stratégique et de concilier tant de points de vue parfois divergents ne peut être qu'Américain. L'Amérique reste en effet la grande dispensatrice des ressources : réserves, armements, ravitaillements de toute nature. Elle dispose de la masse de manœuvres stratégiques que représentent son aviation de bombardement, ses armes atomiques et autres...

Ce front de l'Atlantique, en effet, a des théâtres d'opérations différents ; en particulier celui des pays nordiques, basé sur l'Angleterre et relevant par conséquent d'un commandement interallié à primauté britannique, et celui de l'Eurafrique, qui va de la Belgique à la Libye et dont la France, qui tient les directions maîtresses, doit assumer la haute direction.

Dans cette organisation la France métropolitaine représente, géographiquement et moralement, le cœur de la défense. Partager son territoire en deux champs de bataille aux axes divergents serait une erreur, sinon un crime.

Il est un sujet que le mémorandum français ne semble pas avoir abordé. La bataille de couverture n'a pas lieu qu'aux frontières exposées. Elle ne peut être dissociée de la couverture totale du pays.

Il ne suffit pas de préparer quinze divisions de plus pour une armée européenne, fût-elle commandée par l'un de nos grands chefs. Il faut, du premier coup, assurer la sécurité de toute la surface de notre territoire et de notre Afrique du Nord, encadrer le pays, le dresser tout entier dans la volonté de se défendre dans son corps et dans son esprit, assurer enfin le fonctionnement de tous ses organes vitaux. Bataille de couverture et mobilisation du pays sont liées et immédiates.

Mais on ne dresse les énergies que dans une âme nationale commune. C'est sans doute pour répondre à cette préoccupation que le gouvernement veut entreprendre une « croisade de vérité ». C'est la bataille de l'esprit qu'il faut gagner la première, et sans délai.

Il est un enseignement de la guerre de Corée qui a pu passer inaperçu. Il est cependant à la base de bien des surprises tactiques, car il est fait du moral des assaillants, lequel a réduit considérablement l'effet escompté des bombardements d'aviation et de l'emploi des armes perfectionnées. Il résulte des méthodes d'enseignement de cette mystique que les maîtres soviétiques voudraient imposer au monde. Il trace le devoir de tous ceux sur qui repose la défense de notre civilisation et de notre morale chrétienne.

Renforts quittant un transport pour gagner la cote sur des L. C. I.

Le port de Fusan, base principale des forces américaines en Corée.

Quelque part en Corée... une batterie américaine entre en action.

Sur la cote orientale, un « transport » débarque des troupes.

Les jeunes époux après la cérémonie : la princesse Alix porte une robe de satin blanc a la jupe revoilée d'organza ; manteau de cour en satin blanc et voile de dentelles : créations de Marcel Rochas, ainsi que nombre de toilettes portées par les deux familles princières.

LE LUXEMBOURG EN LIESSE

S. A. R. LA PRINCESSE ALIX ÉPOUSE ANTOINE DE LIGNE

Le mariage de la jeune princesse Alix de Luxembourg, benjamine des enfants de la grande-duchesse Charlotte et du prince Félix, avec le prince Antoine de Ligne, fils de l'ambassadeur de Belgique à New-Delhi, a donné, le 17 août, à nos voisins et amis luxembourgeois l'occasion de manifester avec chaleur leur attachement à la dynastie régnante. Le mariage civil avait été célébré le matin au palais grand-ducal par le bourgmestre, M. Hamilius. Puis un imposant cortège, composé d'une quarantaine de couples princiers, parmi lesquels les archiducs et archiduchesses d'Autriche et ex-princes de Bourbon, traversa la ville en liesse pour gagner la cathédrale. Mgr Lommel, évêque-coadjuteur, procéda à la cérémonie religieuse devant Mgr Cento, nonce apostolique, les invités d'honneur, les membres du corps diplomatique et du gouvernement, tandis que les cloches des églises sonnaient à toute volée. L'après-midi, devant le palais, où la grande-duchesse Charlotte et le prince Félix recevaient, les acclamations se prolongèrent longtemps, et la ville, pavoisée et illuminée, baigna jusqu'au soir dans une atmosphère de joie et de fête.

Du balcon du palais grand-ducal, la princesse Alix et son époux, le prince Antoine, entourés de leurs parents, répondent de bonne grace aux acclamations enthousiastes de la foule.

Les Luxembourgeois manifestent leur joie.

Le prince Antoine au bras de sa mère la princesse de Ligne. La princesse Alix et son père le prince Félix de Luxembourg.

S. A. R. la grande-duchesse Charlotte de Luxembourg et le prince Eugène de Ligne.

Après s'être tournée vers ses parents la princesse prononce le oui traditionnel.

L'EUROPE EST-ELLE UN RÊVE OU UNE POSSIBILITÉ ? (*)

LE RÉVEIL DE L'OCCIDENT

par RENÉ BRANELLEC

Avez-vous regardé la foule qui se presse dans le métro, à Paris ? Elle n'est pas gaie. Enfermée en elle-même, recroquevillée comme un bernard-l'ermite, vivant une sorte de rêve soucieux. Le métro n'est pas gai. Les moyens de locomotion souterrains évoquent la clinique mal tenue, l'abri contre avion, la douche collective.

A Londres, le « tube » est, lui aussi, très vieux. Il est mieux entretenu que le métro, un peu plus confortable ; il passe plus souvent, mais la foule qui le fréquente est encore moins gaie qu'à Paris.

A Berlin, le S. Bahn et le U. Bahn sont bourrés de gens mal vêtus et mal nourris, en proie à deux hantises qui s'accommodent bien l'une de l'autre : la faim et la guerre. Le seul coup d'œil d'ensemble suffit à se convaincre qu'entre un peuple vainqueur et un peuple vaincu existe au moins une solidarité : celle que donne le souci du lendemain.

La situation n'est guère différente, à des nuances près, à Vienne, à Athènes, à Trieste. A Rome, dans les filobus surchargés, à Copenhague et à Stockholm, qui se disputent les trams les plus confortables du monde, à Dublin, à Bruxelles ou à La Haye, l'atmosphère est à peine moins lourde. La communauté de réaction de tous ces individus épars, divers, mais rapprochés par la même lassitude, est frappante.

Le cauchemar se répète quotidiennement, l'ombre de la peur s'étend sur le monde tandis que s'éloignent les images de la vie tranquille. Et quand, par chance, la menace formidable de la guerre s'atténue, reparaît aussitôt la crainte du chômage, de la crise. L'ouvrier pense au bifteck plus cher, aux luttes syndicales, aux conquêtes sociales et aussi au bourrage de crâne insidieux, massif, systématique, qui veut réduire le cerveau au rôle d'un simple relais d'ordres télécommandé.

Le commerçant pense à ses échéances, aux impôts plus lourds ; l'avocat, à ses clients plus rares ; le professeur, à la jeunesse inattentive et rebelle ; l'industriel, à la concurrence plus âpre ; l'intellectuel, à l'instabilité de sa position dans un monde qui se refuse à penser ; l'artiste, à l'indifférence du public.

Et qu'est-ce que ce temps ? Ni évolution ni révolution ; une sorte de coupure comme celle qui sépare deux règnes de la nature entre lesquels on s'exténue à trouver les chaînons intermédiaires. Epoque cataclysmique qui voit les hypothèses déconcertantes d'hier devenir réalité abrupte, falaise surplombant un abîme où notre science, qui l'a ouvert, discerne des promesses d'anéantissement. Epoque exaltante pourtant, d'où tout peut sortir, où l'homme entrevoit des puissances fantastiques mises à son service, la fin de son isolement, des communications avec un univers dont la loi unique apparaît et tient sur un tableau noir d'écolier mais reste aussi fermée qu'une formule magique.

DÉSARROI

Comment relier ces deux rives du doute et de l'espoir ? Et n'y a-t-il pas, comme le dit Shakespeare, « plus de choses sur la terre et dans le ciel que n'en peuvent rêver toutes les philosophies » ?

Dans les journaux, des titres reviennent fréquemment : grèves, rideau de fer, guerre froide, plan Marshall, pacte Atlantique, Europe, Eurafrique... Le monde cherche ses nouvelles assises.

Le pilier européen ne se laisse pas mettre debout aisément. L'Angleterre s'en méfie comme d'une atteinte à sa souveraineté... Et le Conseil de l'Europe piétine. On en ricane ; mais on attend la suite. La suite, c'est toujours le fol espoir. Le confort, auréolé de réfrigérateurs, d'appareils de télévision, de machines à laver, ne suffit pas à le nourrir. Il demande aussi une vie qui ne soit fondée ni sur la haine, ni sur la supercherie, ni sur les camps de concentration, ni sur la fausse morale du renoncement, ni sur l'hypocrisie des privilégiés, qu'ils soient bourgeois ou communistes, une vie qui ait un sens, accepte l'harmonie, les libertés et n'exclue pas — qui sait ! — le bonheur. Vieille chanson.

Découragement, fatigue, manque de foi sont la lie des grandes villes. Les organismes affaiblis y trouvent de quoi alimenter leur défaitisme. « N'est-il pas temps pour l'Europe, disent-ils, de vendre son droit d'aînesse ? Elle n'a même pas la possibilité d'être exigeante, car la voici coupée en deux, réduite à l'état d'appendice dérisoire de l'Asie qui lui dégringole dessus, toute masse dehors, pesante, gonflée d'hommes, de tanks et d'avions. »

LES CHEVAUCHÉES FANTASTIQUES

On évoque les prodigieuses chevauchées des « gengis-khanides », du Pacifique à la Méditerranée et à la Baltique. Et l'on assure qu'en trois jours, s'ils le voulaient, les bataillons de l'armée rouge, qui ont pris à leur compte les desseins de l' « empereur inflexible », seraient à Brest et à Bayonne. On doute que les Russes eux-mêmes soient aussi optimistes ! Contrairement à une opinion communément répandue, la progression d'une armée moderne soulève d'énormes difficultés techniques de transmissions, de ravitaillement, d'infrastructure. A moins d'imaginer un effondrement total et immédiat de l'armée européenne, celle-ci, malgré sa faiblesse actuelle, serait, au dire des experts les plus sérieux, assez forte pour contenir l'assaillant pendant six semaines, entre l'Elbe et le Rhin. Ce délai est considéré comme suffisant pour permettre aux forces américaines d'intervenir entre temps. Quant aux suites, elles auraient toutes chances d'être aussi sérieuses pour les assaillants que pour les assaillis, ce qui incline un agresseur éventuel à de prudentes réflexions.

On le constate, au reste, à la faveur des derniers événements. L'U. R. S. S., qui a armé la Corée du Nord et préparé, selon toute vraisemblance, l'invasion de la Corée du Sud, ne se soucie pas de soutenir directement l'opération. On n'ignore pas à qui celle-ci profitera en définitive : à coup sûr, pas à l'instrument, qui en sortira ruiné pour longtemps ; mais à la Russie, qui en retire une influence accrue en Extrême-Orient et en Asie.

En revanche, la guerre de Corée a ouvert les yeux à l'Occident et le réveille de sa léthargie mortelle. Dans toutes les capitales européennes grossit un courant de résistance auquel s'opposait jusqu'à présent une inertie provenant de l'incertitude où l'on était de posséder des substituts valables aux doctrines et aux solutions soviétiques. Or, en même temps que se précise la menace de l'expansion communiste, on commence à être mieux éclairé sur la valeur du stalinisme. Se fondant sur les rares documents démographiques officiels, M. Allais, dans une étude d'une remarquable objectivité, a établi le coût humain de l'expérience soviétique. Il estime à plus de 15 millions le nombre de personnes vivant en 1950 dans les camps de concentration russes, ce qui, compte tenu du fait que les femmes n'y entrent que dans une faible proportion, signifie qu'un adulte sur six est « concentré ». On est en droit d'affirmer que l'Européen n'assimilera jamais une forme de gouvernement impliquant de telles méthodes.

L'INCONNUE ALLEMANDE

Il existe cependant en Europe un précédent semblable : l'Allemagne hitlérienne.

Le problème où se complaisent les pessimistes : A qui vendre son droit d'aînesse ? est plus pressant pour les Allemands que pour quiconque. Le plat de lentilles s'appelle reconstitution de l'unité nationale, suppression du chômage, ouverture de nouveaux débouchés pour l'industrie.

Il est peu vraisemblable que la reconstitution de l'unité allemande soit pour demain. Ni les Russes ni les Occidentaux ne peuvent la laisser se réaliser contre eux. La France et l'Angleterre ne sont pas pressées de se confronter à une nouvelle Allemagne unifiée dont nul ne saurait prédire ce qu'elle sera dans cinq ans. Au reste, son incorporation à une Europe à peine sortie des limbes présenterait des difficultés sans nombre, du fait de la coexistence au moins momentanée de deux régimes économiques et sociaux opposés dont aucun ne cédera volontiers la place à l'autre.

La Tchécoslovaquie et la Pologne appréhendent une unification qui serait suivie de revendications véhémentes sur les territoires situés à l'est de l'Oder et de la Neisse ainsi que sur l'ancienne région des Sudètes. L'U. R. S. S. a fait savoir qu'elle n'admettrait aucune modification des frontières orientales de

(*) Voir *France-Illustration* des 29 juillet, 5, 12 et 19 août 1950.

l'Allemagne. On peut certes se demander si c'est une position définitive. La Russie soviétique attache le plus grand prix au ralliement de l'Allemagne au camp communiste. Les résultats qu'elle a obtenus jusqu'à présent sont loin d'être médiocres. Sa propagande trouve peu de prise sur les adultes que blesse intimement l'abandon des territoires de l'Est. Mais près de 2 millions de jeunes Allemands sont embrigadés dans la Freie Deutsche Jugend d'obédience communiste, et il est certain que si l'Ouest se révélait incapable d'absorber la production de l'Allemagne occidentale et de l'aider efficacement à résorber sa main-d'œuvre excédentaire la tentation serait forte pour elle d'aller jouer avec l'Est une partie dont on sait bien que les risques énormes ne suffiraient pas à la tenir écartée.

La complexité et l'incertitude du facteur allemand, la grande difficulté d'une solution claire comme d'une défense réelle du territoire compris entre l'Elbe et le Rhin ont incliné quelques observateurs à préconiser une neutralisation de l'Allemagne et de l'Autriche. Ce qui se traduirait par le retrait de toutes les troupes d'occupation et la lutte immédiate entre le gouvernement communiste de Berlin et le gouvernement de Bonn, lequel ne disposera probablement jamais d'une police aussi puissante que celle de son rival. La neutralisation de l'Allemagne serait à plus ou moins longue échéance une victoire communiste.

En réalité, le problème allemand ne comporte que des solutions successives, valables pour de courtes périodes. La première impose de laisser de côté la réunification. Que cela soit préjudiciable à l'Allemagne n'est pas douteux ; mais, en définitive, c'est elle qui a créé cette situation. Il serait étrange que les pays occidentaux volent au secours de l'Allemagne pour l'aider à refaire précipitamment et dangereusement une unité qui, depuis Bismarck, n'a cessé de fonder son droit sur la force des armes et à récupérer des provinces perdues à la suite d'une « erreur » qu'il y a quelques années on appelait un crime.

Il s'agit, dit-on, de rendre aux Allemands la possibilité de vivre, et dans les conditions présentes leur relèvement se conçoit mal. L'Allemagne de l'Ouest, avec ses 10 millions de réfugiés et ses 2 millions de chômeurs, n'est pas viable. D'autre part, une politique à lointaine échéance exclut toute idée de vengeance. Cela est vrai, comme il est vrai qu'il n'y a aucune confusion à faire entre la vengeance et la simple justice.

Il reste que l'Allemagne de l'Ouest a un « surplus » de 2 millions d'hommes. Il ne peut être question de s'en désintéresser, pas plus qu'on ne saurait ignorer indéfiniment que l'Italie actuelle nourrit, elle aussi, 2 millions de chômeurs et qu'il existe en Hollande, en Belgique, en Angleterre et même en France une main-d'œuvre excédentaire.

PERSPECTIVES

En dépit de réticences et de tâtonnements souvent laborieux, l'expérience poursuivie depuis la fin de la guerre dans l'Ouest européen avec une bonne volonté indiscutable permet de dégager des conclusions positives. Elle a mis en lumière la communauté de destin de l'Europe occidentale. Frontières et alliances du type ancien paraissent désormais inadéquates, trop étroites pour une expansion économique devenue une nécessité urgente, trop fragiles pour une sécurité exigeant des moyens énormes. Des perspectives nouvelles sont apparues.

Devant l'alternative : guerre ou paix, l'Europe comprend qu'il ne lui suffit pas de préférer la paix pour l'affermir. Dans tous les pays de l'Ouest, les budgets de défense ont été augmentés dans de fortes proportions. Le récent mémorandum français sur cette question cruciale estime à 2.000 milliards de francs, à répartir sur trois ans, les crédits supplémentaires indispensables à l'organisation d'une force européenne susceptible de contenir une invasion soviétique. Même en escomptant une aide substantielle de nos associés du bloc atlantique, la part de la France ressortirait, pour chacune des trois prochaines années, à environ 800 milliards de francs. Or le problème financier qui sera posé à l'ensemble des Européens de l'Ouest ne peut se résoudre dans l'oubli des conditions politiques et sociales d'une guerre froide appelée à s'intensifier.

D'autre part, l'idée que l'Europe occidentale est hors d'état de constituer une unité économique autonome s'exprime dès maintenant par l'entrée au sein de l'O. E. C. E. de délégués américains et canadiens. C'est le premier pas vers la constitution d'une grande unité atlantique qui, avec ses ramifications africaines, doit normalement résoudre les problèmes connexes d'approvisionnement, de débouchés, de plein emploi et de relèvement du niveau de vie. L'Europe occidentale ne présente pas les caractères de complémentarité lui permettant de vivre sur elle-même. A l'exception du charbon, du fer et de la bauxite, elle ne possède pas les matières premières indispensables à une industrie évoluée. Ses problèmes fondamentaux de sécurité militaire et de prospérité économique ne trouvent pas de solution sans l'intégration de ses différents pays ni sans leur coopération à une « redécouverte » de l'Afrique qui devra, pour être fructueuse et stable, s'opérer sous le signe de l'association des intérêts. Tout reste à faire dans ce domaine, qui exige à la fois de la prudence et de l'audace. Mais on doute moins de la capacité d'organisation de l'Europe lorsqu'on voit ses hommes à l'œuvre dans les pays neufs, où la maladie du doute est absolument éliminatoire.

LES ÉVIDENCES

A sa manière, l'Europe actuelle est un pays neuf qui requiert, lui aussi, des qualités d'énergie et d'initiative. L'Occident se trouve en effet placé devant quelques évidences majeures :

1° Volonté de la grande majorité des Européens de vivre en dehors de la règle stalinienne ;

2° Multiplication des conflits dits « localisés » (Grèce, Indochine, Indonésie, Malaisie, Birmanie, Corée et, peut-être, dans un avenir plus ou moins proche, Iran, Turquie, Yougoslavie, Finlande et Allemagne) ;

3° Disparité des forces de l'Est et de l'Ouest, exception faite des armes atomiques et de l'aviation, qui compensent dans une certaine mesure la faiblesse de l'Ouest en effectifs et en matériel ;

4° Impossibilité d'aboutir à un contrôle des armes atomiques et, généralement, à une limitation des armements tant que durera le déséquilibre des forces « classiques » ;

5° L'équilibre rétabli n'entraînera pas une guerre générale à la seule condition qu'un *modus vivendi* acceptable puisse être signé par le monde communiste et le monde libéral.

Comment concevoir la coexistence de deux régimes aussi opposés ?

Il est raisonnable de croire que ni l'un ni l'autre des deux adversaires principaux n'ambitionnent de s'assurer l'hégémonie universelle par le moyen d'un conflit mondial. Le prix en vies humaines et en destructions de toutes sortes pour atteindre au but augmente de jour en jour avec une rapidité fantastique. La première guerre mondiale avait fait 5 millions de victimes, la seconde porte à son bilan presque 50 millions de morts. La troisième pourrait anéantir 200, 300 millions d'humains, plus peut-être. La responsabilité d'un massacre qui décimerait au sens propre l'espèce humaine ne saurait être assumée, l'antagonisme actuel fût-il aggravé, sans la certitude quasi absolue du succès. Celle-ci existe moins que jamais chez l'un ou l'autre des compétiteurs.

La bataille qui se livre sur d'autres terrains que celui de la guerre chaude continuera longtemps encore, selon toute probabilité. L'U. R. S. S. bénéficie d'une supériorité politique indiscutable grâce à l'existence, dans la plupart des pays, des « cinquièmes colonnes » que sont les partis communistes nationaux fortement organisés et dont l'action est coordonnée par le Kominform.

En revanche, les Etats-Unis et l'Europe jouissent, sur le plan économique, d'une efficacité et d'un rendement sans égaux dans le monde. On ne se souvient pas assez que l'influence des Soviets est due à une doctrine dont la puissance d'expansion s'explique davantage par les catastrophes de la première moitié du siècle et les misères qui en sont résultées que par son actualité.

LES ERREURS DE MARX

Contrairement aux prédictions de Marx, les révolutions communistes se sont produites dans les pays les moins évolués. Il est également de fait qu'après trente années de collectivisme l'écart n'a cessé de s'accentuer entre les conditions de vie des travailleurs en U. R. S. S. et en Amérique, dans un sens favorable aux Américains. Et où a-t-on vu jouer la fameuse « loi d'airain » des salaires plus qu'en Russie ?

Il y a loin du stalinisme au marxisme et même au léninisme. Staline a mis au service exclusif de la Russie soviétique une doctrine aujourd'hui dépassée sur bien des points. Il a été amené par les faits à la déformer, à réintroduire les notions de propriété individuelle, d'héritage, de religion, à revenir à une conception quasi bourgeoise de la morale, cependant que l'aristocratisme prévaut dans l'organisation politique et sociale. S'agit-il de transitions nécessaires ? Cela est rien moins que sûr. Le principe de base du marxisme, celui de la lutte des classes, est controuvé par une évolution désormais évidente dans tous les pays. Les Etats-Unis, considérés comme le bastion du capitalisme, voient disparaître les potentats de la finance et des affaires entre les mains de qui devait, selon la loi de concurrence, se concentrer la puissance économique et politique. Il n'y a plus maintenant en Amérique une seule personne possédant un milliard de dollars, alors qu'on en comptait une vingtaine avant la guerre. Henry Ford, le dernier milliardaire, dut léguer ses usines à des œuvres de charité pour que son fils aîné pût en conserver sinon la propriété, au moins la direction. Ne l'eût-il pas fait, ses héritiers se fussent trouvés dans l'obligation de vendre une partie du patrimoine pour acquitter les impôts frappant la succession, qui prélevèrent 77 % du capital. A l'inverse de la concentration prévue par Marx, on assiste à un phénomène de nivellement, à la promotion de la catégorie des salariés à 100 dollars par semaine, devenus, par l'extrême dispersion des valeurs mobilières, les véritables propriétaires des chemins de fer, des mines, de la métallurgie, des téléphones, de l'industrie automobile.

LE NÉO-LIBÉRALISME

Le développement d'un syndicalisme participant de plus en plus à la production, le perfectionnement de la prévoyance sociale, l'extension des pouvoirs économiques de l'Etat, intervenant comme arbitre, informateur, financier et entrepreneur, marquent le déclin du libéralisme traditionnel comme celui du collectivisme marxiste et, d'une façon générale, de toutes les panacées.

En Europe et en Amérique s'observe, au sein de maintes entreprises, une tendance à la coordination des efforts sur le plan de la profession entière pour dominer la conjoncture et ne pas se laisser surprendre par les crises. Les rapports entre le capital et le travail font de leur côté l'objet d'études nombreuses tendant à instituer l'association du capital et du travail préconisée par Proudhon. Des résultats concrets de ces expériences dépendra l'affermissement de l'Ouest, sa stabilité sociale par le relèvement de son niveau de vie et son « endurance » devant les propagandes multiformes de l'Est.

L'histoire n'enregistre guère que les catastrophes, fruits de l'inexorable « fatum » qui s'abat soudain sur l'homme, lui rappelant la modestie de son rôle dans le mécanisme d'une évolution dont il croit périodiquement trouver la clé, mais qui se révèle toujours plus complexe, plus libre, moins soumise à son intelligence. Cette défaite de l'homme et de ses calculs est, au fond, sa chance. Perdu, selon les concepts de sa raison, il se voit sauvé miraculeusement. Ecrasé par les guerres, les révolutions, les bouleversements géologiques, les famines, les épidémies, déchiré par ses contradictions internes, par son génie même, aussi capable de découvertes désastreuses que d'œuvres créatrices, on le retrouve survivant, durant obstinément et prospérant contre toute logique. Extraordinaire marche jalonnée de défaites où l'humanité semble poursuivre douloureusement et, paradoxalement, avec chance, son ascension vers l'unité. Peut-être parce que son destin obscur est de reconstituer harmonieusement, par-dessus des obstacles sans cesse plus grands, l'unité essentielle d'où elle est issue. C'est la vision que Krishna, l'archer divin, dévoile aux yeux éblouis d'Arjuna, c'est celle des grands mystiques chrétiens et musulmans. Tandis que cette unité nous apparaît plus compromise, elle se prépare hors de nos prévisions. Il n'est pas impossible qu'elle donne leur signification aux souffrances de la première moitié de ce siècle tumultueux. Sans doute est-ce là une idée qui se rattache à la vieille « histoire providentielle ». Mais les événements de ces dernières années, loin de l'avoir controuvée, l'ont plutôt rajeunie. Puisse l'Europe suivre la même voie !

FIN

SUR LES BORDS DE L'ADRIATIQUE, 130 ENFANTS ONT FONDÉ UNE VRAIE RÉPUBLIQUE

PAR ROBERT BARRAT

Une vingtaine d'enfants italiens viennent d'être pendant quelques jours les hôtes émerveillés et curieux de Paris et de la France. Ces petits hôtes n'étaient pas des enfants comme les autres. Voilà deux ans la plupart couraient encore les routes, ciraient les chaussures ou faisaient des mauvais coups. Les patients efforts d'un jeune prêtre, le cadre merveilleux dans lequel il les a fait vivre, ses conceptions originales en matière d'éducation en ont fait ces jeunes êtres pleins de force, de dignité et d'esprit d'invention que j'ai découverts à Silvi Marina, près de Pescara, aux bords mêmes de l'Adriatique.

« Impossible d'imaginer l'état de dénuement et de misère dans lequel ils étaient », m'a dit dom Guido, le fondateur, l'âme du village. Appelé de Rome par une association féminine de Lanciano pour diriger un « institut d'enfants », dom Guido arriva dans la petite ville des Abruzzes le soir de Noël 1945. En fait d'institut il trouva une prison installée dans les humides écuries d'une vieille caserne de la ville ; les trente gosses qui y étaient enfermés étaient quelques-uns de ces quatre cent mille petits orphelins, enfants perdus ou abandonnés par leurs familles que la fin des hostilités lâcha sur les routes de l'Italie.

Je ne raconterai pas les épisodes héroï-comiques grâce auxquels le jeune prêtre sut se faire accepter par les enfants. Fraîchement accueilli par eux, tenté à plusieurs reprises de reprendre le train pour Rome, il comprit que son devoir était de rester parmi ces abandonnés et de partager leur misère. Il vendit jusqu'à sa soutane pour les nourrir ; en quelques semaines il était devenu leur véritable père.

Il lance des S. O. S. à des amis italiens et suisses pour récolter un peu d'argent. En attendant il apprend aux enfants à ne voler que le minimum indispensable pour la subsistance quotidienne. Un jour un enfant lui rapporte qu'il a vu des sacs de chaux dans une carrière abandonnée. Aussitôt dom Guido a une idée de génie : repeindre l'écurie à la chaux, transformer l'affreux décor dans lequel vivent ces enfants. A l'aide de vieux balais, de brosses à chaussures, tout le monde se met à l'ouvrage. En quelques jours la vieille caserne a changé d'aspect. « En blanchissant les murs, c'était leur âme qu'ils blanchissaient du même coup. »

En quelques mois l'écurie est complètement transformée. Des fresques ornent les murs. Le soleil entre à flots par une brèche pratiquée dans le vieux mur du moyen âge. Des géraniums sont introduits, un puits percé dans la cour. Les plus âgés parmi les enfants ont installé des ateliers de cordonnerie, de briqueterie.

Mais c'est un livre entier qu'il faudrait pour raconter les épisodes émouvants ou délicieux de l'histoire de cette bande d'enfants qui revivent en plein xx^e^ siècle l'aventure de Robinson sur son île, redécouvrant les lois de la vie sociale et les trésors de la civilisation. La plupart d'entre eux

MATIN ET SOIR, CÉRÉMONIE AU DRAPEAU. UNE ALCOVE AU RÉFECTOIRE SERT DE CHAPELLE.

PLANTER ET BATIR, CE SONT LES DEUX GRANDES PASSIONS DE SILVI MARINO, VILLAGE DES ENFANTS.

étaient totalement incultes. Giuseppe di Loreto, leur maire, est envoyé un jour à Rome pour quelque visite ou démarche. En arrivant dans la Ville Eternelle, Giuseppe découvre que la vie moderne rend absolument indispensable de savoir lire et écrire. A son retour il fait part de sa découverte à ses camarades. On en délègue quelques-uns à l'école primaire de l'endroit et le soir ils répètent ce qu'ils ont appris, au tableau noir, devant tout le monde. C'est une vraie frénésie pour le savoir qui s'empare d'eux.

Tant et si bien que quelques mois plus tard dom Guido se risque à leur faire passer l'examen qui correspond chez nous au certificat d'études.

C'est un véritable triomphe : tous sont reçus. Ces gosses incultes avaient su parler du ciel, de la terre, des arbres et des fleurs avec une fraîcheur d'impression, une originalité dignes des plus grands poètes.

Ce sens créateur (poétique, au sens vrai du terme), on le retrouve dans les traditions et les coutumes dont s'est peu à peu enrichi le village. Pour combien de familles chrétiennes Noël est-il devenu une tradition dépourvue d'esprit et de signification ? Depuis que, la nuit de Noël 1946, un mendiant triestin est venu frapper à leur porte, chaque année les enfants parcourent les Abruzzes, en quête du vieillard le plus pauvre. Ils le ramènent au village, le fêtent et l'honorent comme le Christ lui-même ! « Nous ne voulons pas de carton, mais de la chair », m'ont-ils dit.

Leur drapeau n'est pas ce fanion orné de quelque vague figure allégorique comme on en voit tant. Un fond de losanges leur rappelle les jours où ils gagnèrent leur vie en cuisant des briques. Le sapin à quatre branches, c'est celui qu'ils dépouillèrent tout un hiver pour se chauffer : le vieil arbre qui les réchauffa de sa sève a droit lui aussi au souvenir, à l'amitié. Quant au « cavalleccio » qui orne aussi l'étoffe, il rappelle l'histoire de ce petit cheval dont on avait fait don au benjamin — quatre ans et demi. Cardellino ne s'en séparait pas plus que de son ombre... jusqu'au jour où le cheval disparut, volé. Devant le désespoir de l'enfant, tout le village se met en campagne, fouille toute la ville et retrouve le jouet après trois jours de recherches. De joie, l'enfant en a fait don « au drapeau ».

Depuis deux ans, les petits « sciuscias » ont quitté leur vieille caserne. Elle était devenue trop petite pour les enfants abandonnés qui arrivaient de toutes parts.

Grâce à la générosité de quelques amis italiens, à la compréhension de M. Saragat, alors vice-président du Conseil, ils ont pu réaliser leur rêve : vivre au bord de la mer. Ils ont pris possession de leur plage voilà deux ans, pendant un été torride. Un monument à la soif édifié sur la place du village perpétue le souvenir du dur travail accompli sous le soleil de plomb.

En deux années ils ont réussi à édifier le plus charmant des villages. Des fleurs décorent les petits pavillons au long desquels courent des galeries pavées. C'est un architecte de Venise qui a dessiné les plans : abandonnant sa clientèle bourgeoise, il s'est dit en effet qu'il n'aurait jamais pareille occasion de réaliser certains projets audacieux ou poétiques.

A quelques centaines de mètres du village actuel, de grands bâtiments surmontés d'un haut campanile sont déjà presque terminés. D'ici quelques mois on pourra abandonner les chalets en bois, où il fait encore un peu froid l'hiver. Deux cents enfants vivront dans cet hôtel d'un nouveau genre : chaque « famille » (les enfants sont groupés par affinités, de six ans à dix-huit ans ; les plus vieux sont responsables des plus jeunes) y disposera d'un « appartement ».

J'ai vu sortir des ateliers de Silvi Marino les meubles, les dalles de marbre qui orneront le nouveau village. Car le plus étonnant dans cette jeune république, c'est qu'elle est déjà en mesure de se suffire économiquement. Une coopérative de construction a été créée dont ils deviennent actionnaires dès qu'ils ont vingt et un ans. Outre les enfants — qui y apprennent la menuiserie, la marqueterie et tout l'art du bâtiment — elle fait vivre une centaine de familles ouvrières de la région.

L'avenir est ainsi assuré. Et cet avenir est riant. Les enfants n'envisagent pas, en effet, de se séparer de leur cher « papa » dom Guido ni de leurs camarades. S'ils se marient, ceux-ci leur construiront gratuitement une maison au bord de la mer. La communauté pourra ainsi non seulement ne pas se disperser, mais encore s'agrandir.

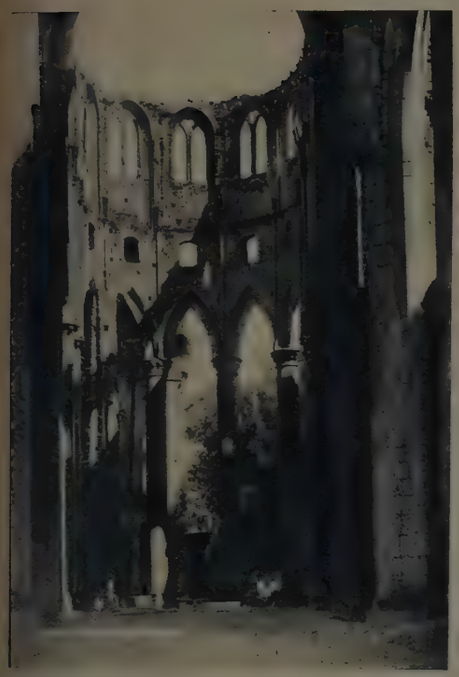
L'esprit de fraternité, de liberté et d'espoir qui souffle sur Silvi Marino n'est donc pas près de s'éteindre.

UNE DES FRESQUES DE L'ANCIENNE CASERNE.

L'ITALIE GAGNERA-T-ELLE LA COUPE DU MONDE?

PARIS ACCUEILLE UNE DÉLÉGATION DU VILLAGE.

MALGRÉ LA PROXIMITÉ DE LA MER, L'ARROSAGE DES 2.000 PEUPLIERS DEMEURE UN CONSTANT SOUCI.



Soigneusement entretenus, les restes de l'abbaye de Hambye, ruinée par la Révolution, ont conservé leur admirable pureté.

La cathédrale de Lisieux, aux flèches pyramidales, tout a la fois puissante et élancée.

Trop peu connue, la cathédrale de Coutances, chef-d'œuvre du XIIIe siècle, mérite a elle seule une longue visite.

POUR UNE PLUS GRANDE CONNAISSANCE DE LA FRANCE *FRANCE-ILLUSTRATION* VOUS PRÉSENTE LA NORMANDIE

Ce fut avant la guerre, avec le pays Basque et l'Alsace, une des trois provinces les plus typiques de notre pays. Abbayes, manoirs, vieilles rues aux logis à pans de bois lui conservaient son aspect de jadis. Beaucoup de Normands construisaient de façon traditionnelle, gardant à leurs villes et hameaux leur visage de toujours.

La guerre a passé là... balafrant ce visage. Il reste cependant beaucoup à admirer en Normandie, et l'on peut y vivre d'admirables vacances.

N'allez point cependant au hasard, adoptez un centre d'où vous rayonnerez. Je vous conseille Caen, plus central, à mon sens, que Rouen, un peu excentrique.

Quatre circuits vous sont offerts, dont l'un de trois et l'autre de deux journées, soit en tout une semaine pleine. Vous couperez d'ailleurs, sagement, ces randonnées par des journées plus calmes, vouées au repos et à la divine flânerie.

Le premier circuit oppose le présent au passé. Il vous fait parcourir en quelques heures les plages désormais historiques où débarquèrent les armées alliées. Mais vous vous arrêterez longuement aussi à Coutances. Sa cathédrale, trop peu connue, en vaut la peine. Vous en retrouverez d'ailleurs l'image à Hambye, l'abbaye célèbre ruinée par la Révolution mais dont les restes admirablement entretenus nous émeuvent profondément.

C'est un véritable voyage que vous propose le second circuit en trois journées. A Rouen, trop éprouvé, vous trouverez encore, outre ses églises et leurs dentelles, la maison de Corneille, rue de la Pie, la chambre natale de Flaubert, à l'hôtel-Dieu, et son pavillon de Croisset ; puis, au village de Ry, tout proche, le cadre exact de la vie de Mme Bovary. Vous descendrez la Seine de Rouen à la mer, parmi des paysages aux verdures grasses et des pommiers chargés de fruits. Après une nuit passée à Dieppe, vous suivrez toute la côte et les plages.

Il me semble inutile d'exalter le Mont-Saint-Michel, clou du troisième circuit. Mais peut-être découvrirez-vous avec surprise cette agreste région, mollement mamelonnée, baptisée la Suisse normande. Et la seconde journée, réunissant les rives de l'Orne et la forêt d'Andaine à des cités comme Argentan, Sées et sa cathédrale, Clécy, mariera harmonieusement les beautés naturelles à celles de l'art.

Lisieux domine le quatrième circuit. Hélas ! La vieille ville a presque disparu, mais la cathédrale Saint-Pierre demeure intacte et les sanctuaires de la petite sœur Thérèse passionneront les amateurs d'âmes et de spiritualité.

Faut-il ajouter qu'à tous les plaisirs de l'esprit et des yeux la Normandie ajoute des joies gastronomiques de premier ordre ? Une seule chose manque à sa gloire : le vin. Mais son cidre, à la fois plus vif et plus doux, surtout moins dur que celui de Bretagne, escorte à ravir les hors-d'œuvre, et son vieux calvados, quand il a de trente à quarante ans, égale les meilleurs cognacs et les plus grands armagnacs.

Vous ne manquerez pas de vous arrêter à l'hôtel de la Couronne, chez Dorin, à Rouen, ou, à Barfleur, chez Mmes Pignotte et Blondel, lauréates des « Purs Cent ». D'ailleurs, partout vous mangerez de façon à la fois confortable et raffinée. Sur ce, bon voyage et bon appétit.

PAUL-ÉMILE CADILHAC.

CIRCUIT N° 9

Carte Michelin N° 54, plis, 3, 12, 13, 14, 15, 16.

PLAGES de débarquement et grandes abbayes. 298 km. 5 avec Utah beach ; 267 km. 5 sans Utah. Caen — Fontaine-Henry (14) — Arromanches (31) (visite de la plage de débarquement) — Chaos (38) — Port-en-Bessin (44) — Omaha beach (53) — (plage de débarquement) — Saint-Laurent (58) — Formigny (61,5) — Isigny (77,5) — Carentan (débarquement) (88,5) Sainte - Marie - du - Mont (109) — Coutances (déjeuner, visite de la cathédrale) (152,5) — Hambye (visite des ruines de l'abbaye) (178,5) — Mont Robin (198,5) — Rocher du Ham (219) — Saint-Lô (228,5) — Cerisy-la-Forêt (visite de l'abbaye) (247,5) — Balleroy (256) — Noron-la-Poterie (263,5) — Bayeux (visite de la ville et du musée, tapisserie dite « de Bayeux ») (271,5) — Caen (298,5).

OUTRE LA FAÇADE CÉLÈBRE DE SA CATHÉDRALE, MUTILÉE AU COURS DE LA DERNIÈRE GUERRE, ROUEN RECÈLE D'INNOMBRABLES ŒUVRES D'ART.

VOISINES, TROUVILLE ET DEAUVILLE ÉTENDENT LEURS PLAGES BLANCHES. AU LOIN : VILLERS-SUR-MER.

CIRCUIT N° 10

TROIS journées ; la première de 213 km. 5, la seconde de 235, la troisième de 169 kilomètres. Pont-l'Evêque — Rouen — le pays de Mme Bovary — Dieppe — Les plages. La remontée de la Seine jusqu'à Rouen — Les plages au delà de la rive gauche (Honfleur, Deauville, Cabourg, etc.).

Ce circuit, qui mêle le présent au passé, permettra aux touristes qui l'accompliront un pieux pèlerinage aux plages où, le 5 juin 1944, prirent pied les armées de la Libération ; il procurera aux fervents de la littérature la joie de voir les lieux où séjournèrent Corneille et Flaubert.

Première journée.

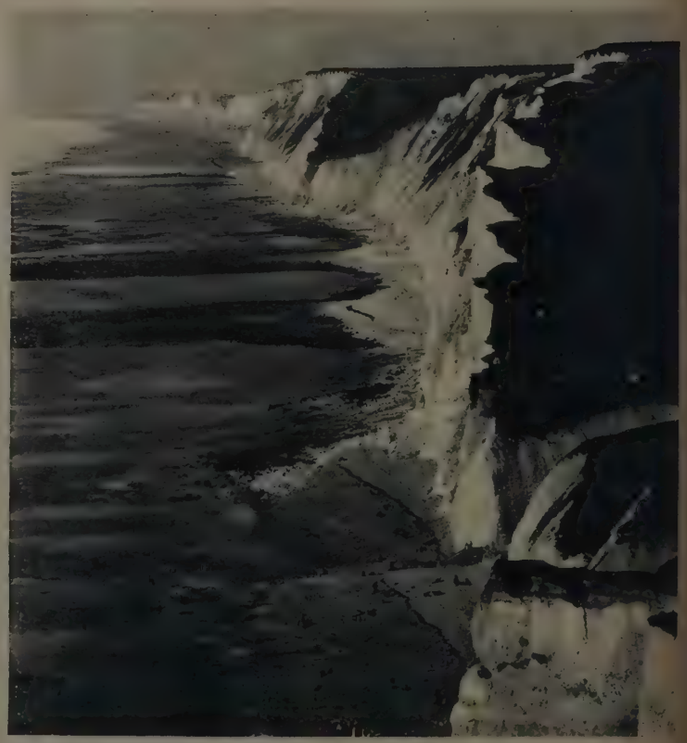
Cartes Michelin N° 54, plis 16 à 19 ; N° 55, plis 5 à 7 ; N° 52, plis 4, 14, 15.

Caen — Troarn (13) — Clermont-en-Auge (point de vue) (30,5) — Pont-l'Evêque (visite) (52) — Pont-Audemer (visite) (82) — Rouen (déjeuner et visite de la ville) (132) — Martainville (château) (148) — Ry (visiter ce village qui sert de cadre à *Madame Bovary*) (152) — Blainville (157,5) — Buchy (168,5) — Saint-Saëns (180) — Arques (207,5) — Dieppe (dîner et coucher) (213,5).

Deuxième journée.

Carte Michelin N° 52, plis 2, 3, 4, 11, 12, 13, 14.

Dieppe — Manoir d'Ango (8) — Varangeville (visite) (10) — Phare d'Ailly (13,5) — Bourg Dun (25) — Veules (visite) (35) — Blosseville (37) — Saint-Valéry-en-Caux (46) — Fécamp (85) — Etretat (104) — Sainte-Adresse (135) — Le Havre (arrêt, déjeuner et visite) (138) — Lillebonne (175) — Caudebec (191) (visite, crochet pour la visite de l'abbaye de Saint-Wandrille) (194,5) — Un peu plus loin, visite de l'abbaye de Jumièges (207,5 — Duclair (215) — Retour à Rouen par Cantelou (229) — Dîner et coucher à Rouen (235).

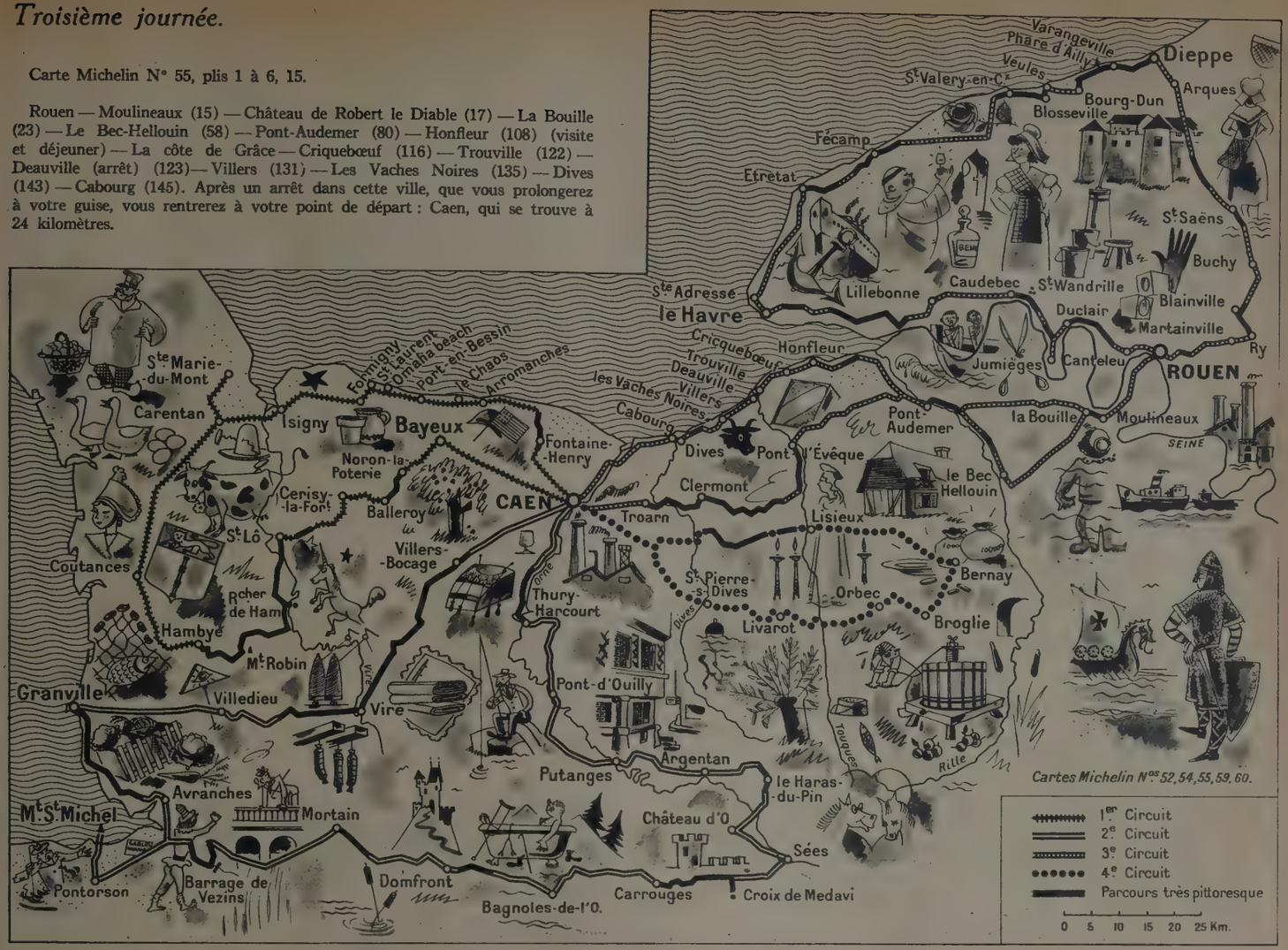


ON SE BAIGNE TOUT AU LONG DES FALAISES CRAYEUSES DU PAYS DE CAUX.

Troisième journée.

Carte Michelin N° 55, plis 1 à 6, 15.

Rouen — Moulineaux (15) — Château de Robert le Diable (17) — La Bouille (23) — Le Bec-Hellouin (58) — Pont-Audemer (80) — Honfleur (108) (visite et déjeuner) — La côte de Grâce — Criquebœuf (116) — Trouville (122) — Deauville (arrêt) (123) — Villers (131) — Les Vaches Noires (135) — Dives (143) — Cabourg (145). Après un arrêt dans cette ville, que vous prolongerez à votre guise, vous rentrerez à votre point de départ : Caen, qui se trouve à 24 kilomètres.



CIRCUIT N° 11

Première journée.

Cartes Michelin N° 54, plis 14 à 16 ; N° 59, plis 7 à 10 ; N° 60, pli 1.

Caen — Villers-Bocage (25) — Vire (59) — Villedieu (87) — Granville (115) N° 811 — Avranches (visite) (148) — Pontorson (170) — Le Mont-Saint-Michel (visite et déjeuner) (179) — Barrage de Vezins (206) — Mortain (219) — Domfront (château et panorama) (243) — Bagnoles-de-l'Orne (diner et coucher) (232).

Deuxième journée.

Cartes Michelin N° 60, plis 1 à 3 ; N° 55, plis 11, 12.

Bagnoles — Carrouges (château) (23) — Carrefour de la Croix-Médavi — Sées (cathédrale) (49) — Château d'O (58) — Haras du Pin (71) — Argentan (visite de la ville) (85,5) — Putanges (les bords de l'Orne) (105,6) — La Roche d'Oëtre (124,5) — Pont-d'Ouilly (133) — Thury-Harcourt (déjeuner) (155) — La Roche à Bunel (un quart d'heure à pied) — Rive gauche de l'Orne — Caen (186).

L'ABBAYE DU MONT-SAINT-MICHEL EST LE « CLOU » DU TROISIÈME CIRCUIT.

Saint-Nicolas de Caen, dont le vieux cimetière domine la ville.

La première journée du troisième circuit de Normandie vous mène au port de Granville, précieux auxiliaire des Alliés en juin 1944.

Un bief d'eau calme : c'est l'Orne entre Pont-d'Ouilly et Clécy.

CIRCUIT N° 12

Cartes Michelin N° 55, plis 11, 15.

Ce circuit, qui peut, comme le circuit n° 9, être effectué en une seule journée, sera marqué par la visite de Lisieux et par celle d'Orbec. Caen — Lisieux (visite de la ville et des sanctuaires) (48) — Bernay (visite de la ville et déjeuner) (70) — Broglie (château) (81) — Orbec (visite) (92) — Livarot (114) — Saint-Pierre-sur-Dives (visite abbaye) (130) — Caen (161).

Lisieux : la confrérie des « Charitons » aux fêtes de sainte Thérèse.

Sur la route de Caen a Orbec Bernay dresse son clocher ajouré.

« Diara », jeune maman née en captivité.

IMAGES DU ZOO, **LES INTOUCHABLES**

CETTE JEUNE PANTHÈRE D'AFRIQUE, QUI RÉPOND AU NOM DE CHIQUITA, A LA RÉPUTATION BIEN ÉTABLIE D'ÊTRE L'UNE DES PLUS MALICIEUSES PENSIONNAIRES DU ZOO.

CES DEUX VOISINS DE CAGE, LE TIGRE SIBÉRIEN ET LA LIONNE PROVENANT DE LA MÉNAGERIE DU SULTAN DU MAROC, ONT CHACUN LEURS FIDÈLES. CEUX-CI VIENNENT RÉGULIÈREMENT, UNE OU DEUX FOIS CHAQUE SEMAINE, LEUR APPORTER D'APPÉTISSANTES COTELETTES QU'ILS CONFIENT AUX GARDIENS ET DEMANDENT PARFOIS AUDIENCE AU DIRECTEUR POUR S'ASSURER QU'ILS SONT EN BONNE SANTÉ !

EN dépit des apparences, notre quartier est celui où se produit le moins d'accidents, nous assure le directeur de l'incomparable fauverie du Zoo de Vincennes. C'est aussi le seul dont les habitants ne soient jamais en contact direct avec leurs gardiens. » L'aspect d'un tigre sibérien ou d'une jeune panthère inspire d'ailleurs plus de méfiance instinctive que l'éléphant facétieux — qui peut vous casser une jambe par mégarde — ou l'ourson dont un terrible coup de patte traduira une imprévisible colère. Des pensionnaires qui coulent des jours paisibles dans les parcs fleuris du Zoo, les grands fauves, superbement représentés, sont des « intouchables », qu'une double rangée de barreaux, à l'écart soigneusement calculé, sépare à tout moment du public et du personnel. Outre ces nécessaires grilles de protection, des panneaux de bois mobiles interdisent même aux hôtes de la ménagerie de « communiquer » entre voisins, ou plutôt de s'exciter mutuellement. Dans leur promenade quotidienne vers le terre-plein où ils prennent leurs ébats, tous leurs mouvements sont commandés et contrôlés à distance par un jeu savant de panneaux à verrouillage automatique. Cela n'empêche pas chacun d'eux d'apprécier les attentions de son « garde du corps » personnel, qui, faute de pouvoir le caresser, se contente d'ajouter quelque « gâterie » au menu ordinaire.

ISSU D'UNE MÉSALLIANCE, LE TIGRON EMPRUNTE UNE MOITIÉ DE SON NOM A SON PÈRE, L'AUTRE A SA MÈRE.

SOUS-MARINS A PROPULSION ATOMIQUE

par CAMILLE ROUGERON

Le vote des crédits demandés par la marine américaine pour la construction d'un sous-marin à propulsion atomique ne semble pas avoir soulevé grand intérêt en Europe. Commencerions-nous à être blasés sur les nouveautés au point de n'accorder notre attention qu'aux apparitions de soucoupes volantes ou à la menace des bombes à hydrogène réduisant toute une province en cendres et empoisonnant le reste du monde par leurs émanations radioactives ?

Le navire qui va être mis en chantier mérite cependant, à la fois comme première utilisation de l'énergie nucléaire sous forme mécanique et comme source probable d'une transformation complète du matériel naval, une étude de son appareil propulsif et de ses performances aussi détaillée que le permet la documentation assez abondante publiée depuis cinq ans.

CENTRALE ÉLECTRIQUE, SOUS-MARIN OU AVION ?

Des études sur la production d'énergie à l'aide de piles atomiques ont commencé aux Etats-Unis dès le lendemain de la guerre.

La première fut celle d'une centrale électrique alimentée en énergie nucléaire. L'uranium pouvait-il remplacer économiquement le charbon, le pétrole et les chutes d'eau ? Des réponses très différentes ont été données à cette question, et l'on ne peut guère songer à départager les contradicteurs tant qu'on sera dans l'ignorance des frais de premier établissement et d'entretien des usines chimiques destinées aux traitements des matériaux de la pile, qui seront évidemment l'un des principaux postes de dépense.

Le choix du sous-marin comme premier engin à propulsion atomique se justifie aisément par les caractéristiques du nouveau moteur et les sujétions particulières de la navigation en plongée.

Quels que soient les progrès qu'on puisse envisager en technique nucléaire dans un avenir proche, le propulseur atomique restera lourd et ne pourra concurrencer en poids au cheval le turboréacteur ou le moteur à explosion ; la pile atomique, compte tenu du blindage destiné à absorber les radiations, ne peut s'appliquer qu'à des puissances assez élevées pour justifier le poids de cette carapace.

Le déplacement des navires de ligne et des porte-avions s'accommoderait assurément fort bien de la propulsion atomique. Mais l'appareil moteur, qui resterait vraisemblablement encore la turbine à vapeur, n'en serait guère allégé. L'économie de combustible qui est la caractéristique principale du nouveau mode de propulsion n'augmenterait donc pas la vitesse ; elle pourrait tout au plus relever le rayon d'action. Mais c'est là une performance que l'on classe

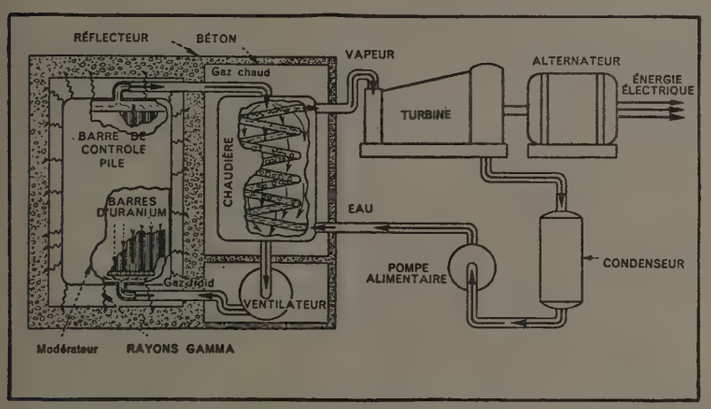


SCHÉMA DE LA CENTRALE ATOMIQUE PROJETÉE A OAK RIDGE, AVEC REFROIDISSEMENT DE LA PILE PAR GAZ, CHAUDIÈRE ET TURBINE A VAPEUR.

généralement en dernier, et il paraîtra beaucoup plus urgent de doter navires de ligne et porte-avions d'un armement de défense radioguidé et d'une protection contre les bombes atomiques de poche lancées en piqué ou les projectiles chargés en produits radioactifs que de porter le rayon d'action de 15.000 kilomètres à plusieurs fois le tour de la terre.

Le tonnage du sous-marin, même moyen, se prête suffisamment à l'installation de la propulsion atomique. Mais, surtout, le nouveau type de moteur aura l'énorme avantage de remplacer à la fois le diesel de surface et le moteur électrique de plongée et d'améliorer la vitesse et le rayon d'action en plongée, aussi coûteux l'un que l'autre et qui ont toujours été le point faible de ce type de navire.

LA PROPULSION ATOMIQUE

Au premier abord, le secret qui entoure les recherches atomiques américaines de toute nature laisse peu d'espoir de découvrir les caractéristiques du nouvel appareil propulsif, les performances du navire qu'il équipera et les transformations qu'il apportera à la guerre sous-marine. Cependant, on aurait tort de se croire entièrement démuni devant de tels problèmes. L'essentiel est connu par les publications dont le gouvernement américain a pris lui-même l'initiative en 1945, et qui se sont multipliées plus vite peut-être qu'il ne l'aurait désiré.

La pile atomique reste à la base de la production d'énergie mécanique ou électrique, mais sous une forme qui pourra être très différente de celle qui a servi à la production du plutonium. Lorsqu'on n'a en vue que la fabrication des bombes, on simplifie le problème par une abondante circulation d'eau ou d'air qui maintient la pile entre 100° et 150°C, en réduisant au minimum l'oxydation, la corrosion et les contraintes thermiques dans les éléments de résistance mécanique assez faible qui entrent dans la construction. Lorsqu'on vise au contraire à produire d'abord de l'énergie, les températures de plusieurs centaines de degrés s'imposent si l'on veut transformer avec un rendement acceptable l'énergie thermique en énergie mécanique.

On pourrait croire que ces règles, valables pour les machines thermiques classiques qui consomment de gros tonnages d'un combustible lourd et encombrant, cessent de régir les appareils propulsifs atomiques des navires de guerre, où l'on n'en est pas à quelques kilos d'uranium près, et que le rendement de la transformation ne présente plus le même intérêt. En réalité, les faibles températures sont impraticables, surtout à bord des sous-marins, où la place est aussi mesurée que le poids à cause du volume énorme des échangeurs et des machines.

Si l'appareil moteur pour sous-marin ne peut donc guère différer des turbines à vapeur de torpilleurs ou des turbines à gaz en circuit fermé, dont quelques prototypes sont en cours d'installation à terre, cet « appareil évaporatoire » ou ce réchauffeur d'air qu'est la pile a toutes raisons de ne ressembler que très peu à celle qui produit le plutonium. Elle pourra prendre les formes les plus variées de la pile hétérogène ou homogène, de la pile à combustible naturel ou enrichi, de la pile à neutrons lents ou rapides, de la pile à circulation d'un quelconque des éléments de base, combustible, modérateur, réflecteur, ou d'un liquide et d'un gaz auxiliaire. Les schémas ci-inclus illustrent quelques-unes de ces combinaisons, dont les avantages et les inconvénients sont aujourd'hui abondamment et publiquement discutés par les spécialistes.

La pile ordinaire, sous la forme de barres d'uranium enrobées dans un modérateur, graphite ou eau lourde, est une pile « hétérogène », et c'est même cette constitution qui lui a valu le nom de pile. Le calcul montrait en effet dès 1939, et l'expérience le vérifia en 1942 sur la pile construite par Fermi à Chicago, que l'on pouvait ainsi atteindre le volume critique avec de l'uranium naturel et du graphite, mais non avec ces mêmes produits en mélange homogène. Mais celui-ci, qui convient avec des modérateurs comme l'eau lourde ou avec des mélanges enrichis en uranium 235 ou en plutonium, se prêterait beaucoup mieux que le premier aux températures élevées de la pile productrice d'énergie mécanique.

Si la pile à uranium naturel s'impose pour la production du plutonium et se justifie économiquement pour la production de l'énergie à des fins pacifiques en raison du prix élevé de l'uranium 235 ou du plutonium, il n'en est pas de même pour un appareil propulsif de sous-marin. L'enrichissement permet d'en réduire les dimensions dans des proportions considérables ; la bombe n'est autre qu'une pile enrichie à 100 %. Il la simplifie d'ailleurs ; l'hétérogénéité perd son intérêt à mesure que la teneur en combustible nucléaire s'élève. Un modèle de ce type, sous la forme d'un sel soluble d'uranium dans l'eau lourde, aurait fonctionné dès 1944 à Los Alamos ; l'addition d'uranium 235 ne dépassait pas le kilo, et le volume actif total, celui d'une sphère de 0 m. 30 de diamètre.

L'échange de chaleur entre la pile et le fluide circulant dans l'appareil moteur est le problème capital de l'installation ; dans le cas du sous-marin, le fluide doit nécessairement circuler en circuit fermé, ce qui exclut les turbines à gaz du type généralement employé jusqu'ici. A condition d'être pure, l'eau est une solution très acceptable si l'on réduit au minimum le volume par une circulation à grande vitesse ; elle a le défaut d'exiger un circuit de tubes l'isolant de l'uranium, sujet à corrosion. Comme on ne peut employer, en raison de la température, l'aluminium des piles de Hanford, le choix du métal de ces tubes est délicat ; il faudrait se résoudre à l'acier, malgré ses caractéristiques nucléaires peu satisfaisantes.

Mais des dispositions de piles entièrement différentes conviendraient mieux encore aux échanges de chaleur, notamment les piles homogènes. La plus séduisante est le type Los Alamos, où l'on ne chercherait pas à enlever la chaleur produite à l'intérieur de la pile, mais où l'on aboutirait au même résultat par la circulation de l'eau lourde servant de modérateur dans un échangeur extérieur à la pile.

Quelle puissance peut-on installer ainsi sur un sous-marin ?

La pile atomique possède une caractéristique qui n'appartient à aucune autre source d'énergie thermique : sa puissance, jusqu'à la limite pratiquement

SCHÉMA DES PILES HOMOGÈNES LIQUIDES

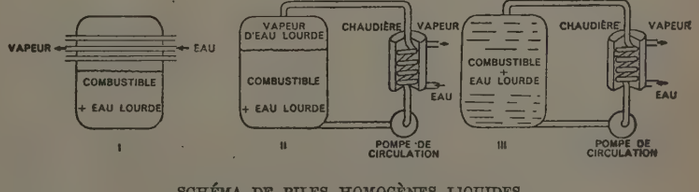
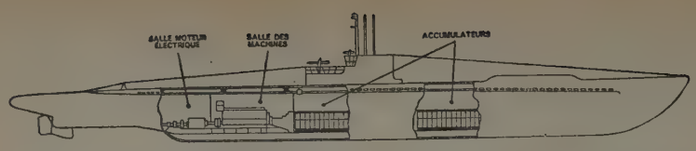


SCHÉMA DE PILES HOMOGÈNES LIQUIDES

LE MÉLANGE DU COMBUSTIBLE NUCLÉAIRE ET DU MODÉRATEUR, PAR EXEMPLE SULFATE D'URANIUM ENRICHI DISSOUS DANS L'EAU LOURDE, EST LOGÉ DANS UN RÉCIPIENT SOUS PRESSION FORMANT PILE. EN I ET II, IL EST PORTÉ A L'ÉBULLITION, LA CHAUDIÈRE ÉTANT CONFONDUE AVEC LA PILE EN I ET SÉPARÉE EN II. EN III, LA CIRCULATION EST ACCÉLÉRÉE POUR QU'IL N'Y AIT PAS ÉBULLITION. LES PILES I ET II SONT AUTORÉGULATRICES, LE NIVEAU BAISSANT SI LA TEMPÉRATURE MONTE. ON N'A REPRÉSENTÉ NI LE RÉFLECTEUR NI LA PROTECTION CONTRE LES RAYONS GAMMA.



COUPE D'UN SOUS-MARIN MOUILLEUR DE MINES : LA PLACE CONSIDÉRABLE OCCUPÉE PAR LES MOTEURS DIESEL, LES MOTEURS ÉLECTRIQUES ET LES BATTERIES.

infinie qu'est le dégagement quasi instantané de l'énergie sous forme d'une réaction explosive, n'est qu'une question d'évacuation de la chaleur produite.

La pile hétérogène constituée par du graphite et des barres d'uranium convient évidemment assez peu à des échanges très intenses. Ce n'est pas que le graphite soit mauvais conducteur de la chaleur ; il l'est sensiblement autant que le magnésium et nettement plus que le zinc. Ce n'est pas non plus qu'il faille des volumes d'eau considérables pour évacuer des quantités de chaleur correspondant à des puissances même élevées ; dans ses conférences au Massachusetts Institute of Technology, E. R. Gilliland calcule que l'eau en circuit, à l'intérieur d'une pile cubique de 3 mètres de côté produisant 10.000 CV, n'aurait pas besoin de dépasser 9 litres si elle entrait à 100°C et sortait à 325°C ; sa circulation serait encore assez lente pour n'absorber que 10 CV, soit un millième de l'énergie produite. Mais les différences de dilatation entre les matériaux assemblés, comme les contraintes thermiques tenant aux différences de température élevées entre points voisins d'un même matériau, risqueraient de disloquer l'ensemble. Si la pile hétérogène uranium-graphite était retenue, elle imposerait donc la multiplication des tubes pour l'homogénéisation la plus parfaite possible des températures. Gilliland donne comme exemple un millier de tubes par pile, chacun n'ayant pas plus de 5 millimètres de diamètre, 0,25 millimètre d'épaisseur, et portant l'uranium à sa périphérie sous forme d'un revêtement de 1 millimètre environ. La puissance absorbée par la circulation devrait être relevée, mais sans dépasser 100 CV.

Une telle construction, à enrober dans du graphite comprimé, est évidemment beaucoup plus fragile que les chaudières habituelles de terre ou de bord ; elle reste cependant dans les limites admises pour les échangeurs réalisés en construction aéronautique. Les différentes solutions suggérées pour les piles homogènes conduisent à des matériels beaucoup plus rustiques.

LA PROTECTION DU PERSONNEL

La protection du personnel contre les rayons gamma émis par la pile semble un problème plus difficile à bord d'un sous-marin qu'à terre, où le massif de béton de quelques mètres évite toute difficulté.

A la rigueur, la pile et son revêtement pourraient être logés à bord d'un grand sous-marin. Les coupes schématiques de sous-marin atomique empruntées à Clark Goodman (1) représentent une installation de ce genre à partir d'une pile légèrement enrichie où le combustible et le modérateur ont la forme d'un parallélépipède de 2 m.×2 m. 20×2 m. 80, dans un sous-marin où la coque épaisse a 6 mètres de diamètre avec une largeur hors ballasts de 10 m. 50 et un déplacement en plongée d'au moins 2.000 tonnes.

Mais le plomb s'impose certainement en place du béton sur un navire où les questions d'encombrement et de poids sont essentielles, et l'on a même suggéré un métal de densité plus élevée encore, tungstène ou tantale, pour l'avion à propulsion atomique. Aux épaisseurs équivalentes pour la réduction d'intensité du rayonnement gamma, le plomb est presque aussi lourd que le béton, tant qu'on n'envisage que la transmission au travers d'une surface plane. Mais la conclusion change au profit du plomb dès qu'il s'agit d'entourer une pile sur toutes les faces par un bétonnage d'épaisseur comparable aux côtés de la pile. Pour revêtir un cube de 3 mètres de côté avec 2 mètres de béton il en faut 790 tonnes, que seul peut porter un sous-marin de très gros déplacement. Pour revêtir le même cube de l'épaisseur équivalente de plomb, environ 33 centimètres, qui ne pèse que 25 % de moins à surface égale, il en faut 250 tonnes, qui peuvent être placées sur un sous-marin de 1.500 tonnes débarrassé de ses batteries et de ses moteurs électriques.

D'autres critiques peuvent d'ailleurs être faites aux dispositions du projet Goodman. Respectueux des usages navals, ce technicien nucléaire répartit ses appareils, de l'avant à l'arrière, dans l'ordre habituel : chaufferie, machines, lignes d'arbres et hélices. S'il plaçait à l'extrême arrière la production de vapeur en utilisant au maximum ce bon absorbant de rayons gamma qu'est l'eau de mer — son efficacité est moitié de celle du béton — comme il le fait pour la seule face inférieure de la pile et de la chaufferie, il y gagnerait de se protéger d'une pile de 40 tonnes par un seul écran transversal de même poids, au lieu d'y consacrer au moins 500 tonnes. Cela vaut bien de perdre un peu de rendement propulsif en remplaçant l'ordre de succession habituel des compartiments par un autre moins naturel et en dessinant une coque de sous-marin genre cargo avec une hélice à 4 mètres et un gouvernail à 5 mètres de la turbine et de son réducteur, le tout suivi à plusieurs mètres encore sur l'arrière d'une chaufferie et d'une pile inaccessibles à la mer. On laissera aux arsenaux spécialement équipés en engins de levage et en écrans de plomb le soin d'enlever ce dangereux appendice et de le remplacer par un autre rechargé de frais.

LA TRANSFORMATION DE LA GUERRE SOUS-MARINE

Qu'on ait recours à la pile habituelle adaptée aux exigences d'une circulation à 300 ou 400°C ou qu'on étudie des piles nouvelles, genre Los Alamos, qui pourraient être dix fois plus petites, il semble bien qu'on se soit exagéré les difficultés de leur installation à bord. Cet écran naturel à rayons gamma qu'est l'eau de mer facilite beaucoup les applications navales, spécialement en plongée, de la propulsion atomique. Il va falloir se résigner à ce que le sous-marin soit équipé d'un moteur unique, de même type que celui d'un torpilleur, et ne soit plus aussi défavorisé en vitesse et en rayon d'action de plongée qu'on l'a ordinairement admis jusqu'ici.

(1) *The Science and Engineering or nuclear power*, (Tome II, p. 284.)

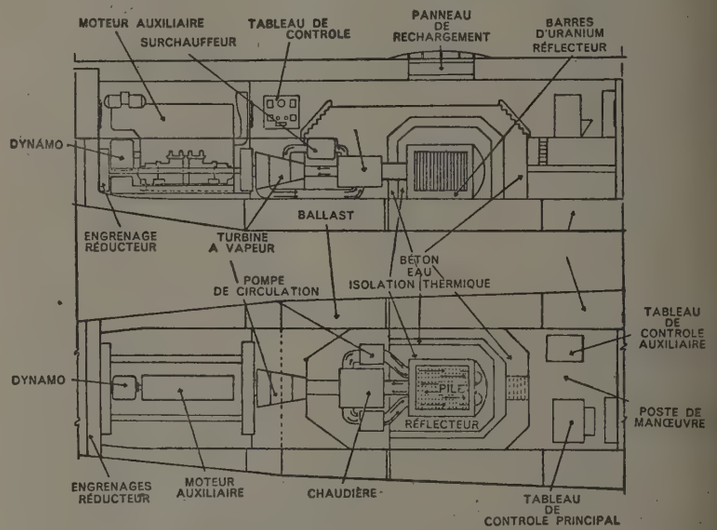
Du moins peut-on croire que la course à la vitesse qu'il entamerait avec le navire de surface ne lui permettra pas de l'emporter sur celui-ci, puisque l'appareil propulsif atomique reproduira la chaudière et la turbine à vapeur, avec addition d'une pile blindée contre les rayons gamma. N'espérons point voir embarquer quelque jour à son bord les chaudières et turbines que des techniciens de l'aéronautique avaient étudiées pour l'avion et qu'ils affirmaient devoir être aussi légères que le moteur à piston. Mais ne nous étonnons point si elles sont nettement moins lourdes, même en y comprenant la pile, que les réalisations similaires des torpilleurs.

Une fois lancé dans cette voie, on découvrira peut-être qu'il n'est pas nécessaire de faire du sous-marin un compromis avec le bâtiment de surface et de l'équiper pour une navigation que l'avion lui interdit, que la résistance à l'avancement en plongée n'est pas nécessairement plus forte qu'en surface et qu'elle lui est même inférieure si l'on choisit un rapport de la longueur à la largeur plus modéré que le chiffre de 12 atteint dans certaines marines. Il ne restera plus grand chemin à faire pour qu'apparaisse le sous-marin atomique de 1.500 tonnes et 30.000 CV, franchissant l'Atlantique en cinq jours de plongée à 30 nœuds et rejoignant à 35 nœuds les cuirassés et les porte-avions dont l'état de la mer ralentira l'escorte de torpilleurs.

Même si l'on en reste aux 10.000 CV dont les moins révolutionnaires des piles atomiques permettraient d'équiper un sous-marin de moyen tonnage, ces bâtiments transformeraient entièrement les conditions de la guerre navale.

On a fait beaucoup de bruit depuis la guerre autour du « Schnorchel », qui dispense le sous-marin de faire surface pour naviguer au diesel. Mais ce dispositif, s'il déjoue le radar de l'avion, ramène tout au plus la guerre sous-marine à l'époque où l'on ne disposait pas de ce moyen de détection, et la situation du sous-marin n'était alors guère enviable. A la vitesse où elle est déplacée dans l'eau, cette manche à air qu'est le « Schnorchel » soulève une gerbe d'écume qui n'échappe pas à la veille attentive du navire de surface ou de l'avion. Obligé à se réfugier en plongée véritable, le sous-marin ainsi équipé est victime comme autrefois de sa faible vitesse de plongée, qui ne lui permet pas de semer ses poursuivants, et du rayon d'action infime assuré par ses batteries, qui l'obligent à refaire surface devant l'adversaire patient qui le suit à l'écoute et guette son apparition inévitable.

A l'encontre du diesel recevant son air d'un « Schnorchel », la turbine alimentée par une pile atomique est une véritable propulsion de plongée, qui



CETTE COUPE MONTRE L'AMÉNAGEMENT POSSIBLE D'UN SOUS-MARIN ATOMIQUE.

échappe à la double limitation de vitesse et de rayon d'action de l'ancienne.

Les conséquences d'ordre stratégique sont évidentes. Le sous-marin de moyen tonnage parti des côtes d'Europe occidentale apparaîtra quinze jours plus tard dans le Pacifique Sud ou l'océan Indien après un voyage d'une sécurité inconnue jusqu'ici ; en deux ou trois jours, les quelques centaines qui s'abriteront dans les ports d'un continent seront concentrés au-devant de la flotte d'invasion ou de la *task force* de bombardement qui se dirige vers lui.

Mais les conséquences d'ordre tactique dépassent largement les précédentes en importance. Quoi qu'on dise des vertus de la manœuvre stratégique, il ne suffit point d'accumuler les faiblesses pour en faire une force et aucun type de navire ne peut échapper davantage à la confrontation avec l'adversaire décidé à se battre que l'artillerie antichars au canon, du char, et que le char lui-même au bazooka du fantassin dans son trou. Le menace des « meutes » de sous-marins à grande vitesse poursuivant leurs attaques en plongée à grande profondeur sur des centaines ou des milliers de kilomètres pose à nouveau, sur le plan naval, la possibilité de ces réunions de navires de ligne, de porte-avions, de croiseurs et de torpilleurs qu'on croyait avoir mis à l'abri de tout danger en tendant au-dessus d'eux une « ombrelle » aérienne. La guerre est chose sérieuse. Tout y relève en définitive de la décision par les armes, c'est-à-dire ici de la puissance comparée du projectile ou de la torpille et de la cuirasse ou du caisson de protection qu'on leur oppose. Aujourd'hui où le sous-marin va disposer pour ses attaques des engins atomiques de poche, qui ne seront certainement pas réservés à l'artillerie de campagne, les plus brillantes manœuvres stratégiques des *task forces* risquent de les engager de temps à autre dans une nasse de forces sous-marines dont la vitesse et le rayon d'action en plongée leur permettront cette fois d'imposer le combat où elles l'auront préparé et voulu.

Devons-nous en conclure que la marine américaine, qui occupe déjà de loin le premier rang, consacrera définitivement son avance avec le type de navire dont elle vient d'obtenir le vote des crédits ? Tout dépend de la rapidité que les marines adverses mettront à le copier ou à l'améliorer.

ILS DECLARENT A NOTRE ENVOYE SPECIAL...

LE CONSEIL DU GOUVERNEMENT RÉVOLUTIONNAIRE DU SALVADOR

— Le Conseil du gouvernement révolutionnaire pense que les relations actuelles et futures entre la France et le Salvador, dans les domaines de la diplomatie, de l'économie et de la culture, doivent resserrer encore davantage les liens traditionnels d'amitié entre nos deux peuples...

— Que pense le Conseil du gouvernement révolutionnaire du rôle que le Salvador et la France peuvent jouer à l'heure actuelle pour l'établissement de la paix et le triomphe de la démocratie ?

— Puisque la France a été la première à répandre les idées de liberté et qu'elle a ouvert aux hommes des horizons infinis dans leur lutte pour l'indépendance, il est juste de penser que la France doit jouer un rôle de premier plan dans la recherche de la paix mondiale et pour l'établissement définitif de la démocratie...

— Que pense le Conseil du gouvernement révolutionnaire des efforts actuels pour la réorganisation de l'Europe ?

— Tout ce qui sera fait pour une réorganisation totale des pays d'Europe sera peu de chose à côté du sacrifice consenti par le Vieux Continent au cours des dernières guerres et à côté du bénéfice que cette réorganisation peut apporter au monde dans le domaine de la science, des arts, de l'industrie, etc. L'aide que les pays économiquement forts pourront apporter à l'Europe constituera un investissement favorable au monde entier...

M. JUAN MANUEL GALVEZ, président de la République du Honduras

— Je suis heureux que vous puissiez transmettre en France les sentiments d'affection que le Honduras a toujours éprouvés pour votre pays — comme d'ailleurs tous les pays d'Amérique. Ces derniers doivent être reconnaissants à la France de leur avoir enseigné la démocratie. Les héroïsmes et les sacrifices de la France pour la liberté ont montré le chemin à tous les peuples d'Amérique.

— Croyez-vous que les liens entre le Honduras et la France puissent se renforcer ?

— Je pense que nous pouvons ici obtenir encore beaucoup de la France. Il y avait entre nous certains échanges commerciaux avant la guerre. Je crois qu'ils peuvent être repris et intensifiés, notamment sur le plan médical, où l'influence française est très développée.

— Peut-on en dire de même pour le droit ?

— Oui, notre droit est basé sur le code Napoléon et sur les principes de liberté de la démocratie française.

— Pensez-vous que les efforts entrepris en Europe pour son organisation soient utiles ?

— Oui, les nations d'Amérique sont très favorables à cette idée de l'union européenne et pourraient concevoir une coopération avec une telle union.

LE GÉNÉRAL SOMOZA, ministre de la Guerre du Nicaragua

— Les bonnes relations entre la France et le Nicaragua sont pour ainsi dire traditionnelles ; elles sont nées en même temps que notre histoire de nation indépendante. Si l'on veut, nous sommes les fils spirituels de la Révolution française. Et les libérateurs et les fondateurs des républiques américaines se sont inspirés de cette glorieuse flamme de la liberté humaine qui se trouve dans la Déclaration des droits de l'homme. Tel est l'héritage que la pensée française a légué à notre hémisphère pour féconder l'organisation politique de nos peuples.

» Actuellement, les relations entre nos deux pays se resserrent parce que la France et les nations américaines font partie de la grande famille des démocraties et constituent ainsi un formidable bloc de défense contre l'agression ou la pénétration totalitaire. Et nous formons des vœux pour que ces liens soient chaque jour plus étroits, dans tous les domaines.

» La République française comme le Nicaragua — de même que les autres pays démocratiques — font cause commune en faveur de la paix universelle. C'est l'aspiration des peuples qui veulent sauvegarder leur liberté et travailler à leur bien-être. J'estime donc que plus les deux pays feront des efforts pour la réalisation de ce merveilleux idéal, plus les résultats en seront fructueux et positifs pour l'humanité entière.

» Le Nicaragua est un pays essentiellement démocratique, et, par conséquent, tout ce qui tend à renforcer les principes de la démocratie nous est cher. Nous apporterons nos efforts et notre optimisme dans la lutte pour le maintien de la paix et de la justice sociale au service des hommes.

» La France a droit à toute notre sympathie ; les problèmes qu'elle cherche à résoudre nous intéressent comme s'ils étaient les nôtres.

VUE TYPIQUE D'UN MARCHÉ DU CENTRE-AMÉRIQUE : LES VENDEUSES DE POTERIES DE COJUTEPEQUE.

TRAVERSÉE DU CENTRE-AMÉRIQUE*
TROIS RÉPUBLIQUES, TROIS PEUPLES

par notre envoyé spécial Jacques KAISER

DES cinq républiques du Centre-Amérique, le Salvador — « El Salvador » est son nom officiel et s'inscrit à la lettre « E » sur la liste alphabétique des délégations à l'O. N. U. — est la seule qui ne touche pas aux deux océans. L'océan Pacifique borde son territoire, le plus peuplé des cinq après le Guatemala et, de très loin, le moins étendu.

— Quelle est donc la superficie de votre pays ?

Le fonctionnaire que j'interrogeais à San Salvador n'a pas paru surpris de ma question.

— Je ne peux pas vous répondre encore officiellement.

— Vous ne pouvez pas me répondre ? Pourquoi ? Est-ce un secret d'Etat ? La défense nationale est-elle engagée ?

— Rassurez-vous. Si je suis dans l'embarras, c'est que, sans doute, le Salvador est le seul pays au monde dont la superficie ait été fixée... par décret.

— Par décret ? Comment cela ?

— Quelques années avant notre siècle, le président de la République d'alors trouva le résultat des évaluations scientifiques incompatible avec ce qu'il croyait être le prestige national. Et il majora le chiffre établi, 23.000 kilomètres carrés... c'était insuffisant. Aussi le décret fixa-t-il à environ 33.000 kilomètres carrés la superficie du Salvador. Mais des études nouvelles ont été entreprises ; elles confirment à peu près les premières. D'ici peu notre superficie légale correspondra à notre superficie réelle.

Le Salvador est surpeuplé. De tous les pays du continent américain, il a la densité de population de loin la plus forte : plus de 100 habitants au kilomètre carré. Malgré une énorme mortalité infantile, le nombre des habitants croît à un rythme très rapide. Partout on voit grouiller des enfants... Et cependant le nombre des mariages est relativement faible. Si le mariage civil n'est pas de pratique courante, pour l'homme du peuple, le mariage religieux est trop cher. Aussi vit-on sur la base de l'union libre, et l'avant-projet de constitution qu'on discute actuellement contient un article accordant les mêmes droits aux enfants naturels qu'aux enfants légitimes.

(*) Voir *France Illustration* des 4 et 25 février, 25 mars, 22 avril et 15 juillet.

A Tegucigalpa, l'église Los Dolores expose au soleil brutal ses sculptures primitives.

Avant-projet de Constitution ? Oui. Nous sommes arrivés à San Salvador au moment de la reprise d'une libre activité politique. Les partis sont autorisés à se reconstituer. Des élections vont avoir lieu. Pour l'instant, la direction des affaires est assurée par le Conseil du gouvernement révolutionnaire, qui est bicéphale (1).

Il se trouve en face d'une tâche immense, car le Salvador est un pays où, à côté d'une aristocratie de l'argent, notamment celle des planteurs de café, vit un prolétariat affreusement misérable, miné par le climat, les maladies, les excès alcooliques. Tous les efforts entrepris en vue de réformes sociales se heurtent aux difficultés nées de l'habitude et des conditions naturelles de la vie.

Pourtant les travaux publics y sont développés : la route panaméricaine traverse le pays de part en part. Nous y avons rencontré la seule barrière de passage à niveau de notre voyage et nous avons admiré l'élégance du pont métallique qui traverse la Lempa, dans un paysage qui, pour n'être ni grandiose ni original, ne manque pourtant pas de charme et de variété.

Ce caractère du paysage égayé par d'interminables haies de « Pascuas de Navidad » — les étoiles rouges de Noël — il provient d'une distribution généreuse de volcans et des plantations de café qui s'étagent sous des ombrages épais jusque sur les sommets des plus hautes collines.

— Le café le meilleur est celui qui pousse le plus haut.

C'est ce qu'on répète au nord-ouest, à Santa Anna, la capitale du café.

Le Salvador vit de son café, le « grain d'or ». C'est la base de son économie, la source de sa vie. Il représente 85 % de ses exportations. C'est dire le rôle que jouent la Compagnie salvadorienne de café et la Banque hypothécaire créées par l'Etat et les producteurs.

Quant aux « dirigés », il m'est bien difficile de pouvoir dire ce qu'ils pensent. Même dans le gros bourg d'Izalco, au pied du volcan qu'on appelle le « phare du Pacifique » parce que, la nuit, des lueurs rouges couronnent son sommet, les traditions indiennes qui y furent si vivantes se perdent. Hommes et femmes sont habillés en civilisés, ou plutôt à l'américaine... mais dans des défroques affreusement usées. Et, ici comme dans les plantations, les enfants vont souvent complètement nus.

Dans les écoles, les maîtres s'ingénient à hâter l'évolution des esprits. Le gouvernement, aidé par la population, développe les constructions scolaires. Deux d'entre elles, quelques semaines avant notre arrivée, reçurent les noms de « Cécile Chery » et de « Marie Chery », en hommage à l'apostolat accompli dans la capitale par deux institutrices françaises. Une école d'art ménager s'appelle « école République française » et l'ardente colonie française de San Salvador en est la marraine efficace et désintéressée. Admirables Français — dont beaucoup sont Alsaciens — qui luttent chaque jour avec persévérance et ingéniosité pour maintenir une présence française bien que la métropole semble à leurs yeux parcimonieuse à l'excès.

Ils sont cent cinquante Français à San Salvador.

A Honduras ils sont neuf — dont sept vivent à Tegucigalpa, la capitale.

Et pourtant, lorsque nous avons circulé dans les rues de ce grand village (60.000 habitants), nous avons vu des enseignes aux noms familiers : « le Louvre », « le Bon Marché », « la Mode de Paris » (à San Salvador, il y a un « Paris Volcan » et un « Old Paris »). Sur la devanture d'un libraire — un Suisse — nous avons lu : « Ici, on parle français », et dans plusieurs boutiques on nous a spontanément répondu dans un français rudimentaire et d'autant plus émouvant que nos interlocuteurs nous expliquaient qu'ils avaient appris notre langue à l'école.

Son étude est obligatoire pendant deux ans des classes secondaires et cette pratique se maintient en dépit de l'effort américain pour imposer l'exclusive obligation de l'anglais.

C'est le ministre de l'Instruction publique lui-même qui a tenu à traduire en espagnol la conférence que je donnais sous sa présidence. Et son oncle, Juan Manuel Galvez, le président de la République, a insisté, au cours de l'audience qu'il a bien voulu m'accorder, sur le rôle de la langue et de la culture françaises.

Juan Manuel Galvez, ancien ministre de la Guerre de son prédécesseur, le général Carias, qui était demeuré au pouvoir pendant seize ans, est le chef du parti « bleu », le parti nationaliste, que combat le parti « rouge » ou libéral. Il a adouci le régime ancien, rendu la presse libre et autorisé les partis.

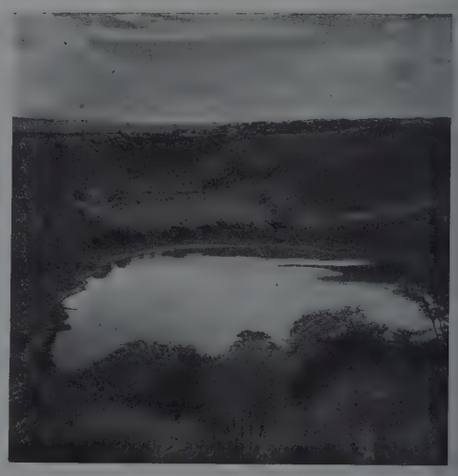
Autour de la petite capitale, qui s'efforce de s'étendre en s'étageant sur les collines qui l'entourent, le pays qu'il gouverne est vaste : 120.000 kilomètres carrés. Il ne compte cependant que 1.200.000 habitants, groupés, la plupart, sur la côte pacifique et près de la frontière salvadorienne. La circulation est difficile et pénible, étant donné la rareté des routes et leur état. On compte en moyenne cinq heures en jeep pour un trajet de 120 kilomètres de la capitale à Comayagua, la seconde ville.

Pourquoi ce pays, apparemment pauvre, déshérité, bien qu'en dehors des zones côtières — le climat est sain et même vivifiant — tient-il une si grande place dans les pensées des Etats-Unis ?

C'est qu'il est un des centres d'action les plus importants de l'United Fruit C°, qui y exerce son activité par l'intermédiaire de la Tela Railroad C°, *cette firme qui exploite également les seuls chemins de fer du pays situés dans la région atlantique,* celle des plantations. (Il n'y a pas de chemins de fer à Tegucigalpa.)

— Quelques chiffres vous suffiront, m'explique un banquier, pour vous montrer la place que tiennent ici les Etats-Unis. Les dernières statistiques indiquent qu'en un an le Honduras a importé pour 56 millions de lempiras des Etats-Unis sur un total de 71 millions (le lempira vaut 1/2 dollar). Ses exportations se montent à 39 millions, sur lesquelles 28 sont allées aux Etats-Unis.

Ce pays entretient une aviation militaire active. Sur l'aéroport de Tegucigalpa, pittoresquement situé à l'extrémité du plateau et resserré entre la ville et les collines sur lesquelles elle s'étage, des avions d'entraînement évoluent très souvent. C'est que les sphères officielles doivent se montrer vigilantes ; elles craignent un coup de force des voisins du Nicaragua sur des territoires longtemps contestés qui bordent l'Atlantique et qu'un arbi-



L'Izalco, surnommé le phare du Pacifique.

Cojutepeque : manifestation « artistique ».

(1) Depuis mon passage, l'un des deux membres du Conseil a été élu président de la République.

trage du roi des Belges attribua au Honduras — ce qui laissa inconsolables et revendicatifs les dirigeants de Managua.

Managua, c'est la capitale torride du Nicaragua. A peine avions-nous atterri, encore séduits par l'admirable coup d'œil qu'offrent les approches de l'arrivée avec le Momotombo fumant légèrement au bord d'un grand lac d'où émerge, plus petit, le Momotombito, que nous croulions sous une lourdeur et une moiteur qui nous faisaient regarder avec envie les proches sommets. Bien que distante de 70 kilomètres de l'océan Pacifique, dont elle est séparée par une petite cordillère où demeure la bourgeoisie aisée que les affaires appellent, le jour, à la capitale, Managua n'est qu'à 26 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le Nicaragua passe pour être en Amérique centrale le pays d'une actuelle dictature. Chaque autre République a passé par des périodes de dictature. Ce serait le tour du Nicaragua. J'ai pu le constater à certains indices, à certaines absences, à certaines affinités internationales. Mais j'ai été aussi le témoin d'une manifestation qui ajoute aux affirmations que je rapporte le démenti d'un fait.

Pour commémorer l'anniversaire du vote de la déclaration internationale des droits humains, une manifestation avait été organisée au Nicaragua comme dans tous les autres pays. La salle du Congrès était largement ouverte aux délégations des enfants des écoles. Le ministre des Affaires étrangères présidait devant de nombreux membres du corps diplomatique. J'ai eu l'honneur de dire quelques mots en français ; mais lorsque la cérémonie parut sur le point de se terminer un homme demanda la parole... elle lui fut accordée. C'était un de mes confrères journalistes, qui attaqua avec véhémence le gouvernement pour l'usage qu'il faisait de la censure. Son discours fut vigoureusement applaudi. Si la plume n'est pas toujours libre, la parole l'était... en tout cas ce jour-là.

L'opposition à la « dictature » provient aussi bien de milieux traditionnellement conservateurs que des hommes de gauche, principalement, dit-on, des étudiants. J'ai cherché à en rencontrer. J'ai voulu visiter l'Université.

— Mais, m'a dit mon guide, il n'y a plus d'Université à Managua. Elle a été fermée en 1945.

— Comment, le Nicaragua est sans Université ?

— Non, il y en a deux ; l'une est à Grenade... mais la plus importante siège à Léon. Le gouvernement a pensé qu'il contribuait à assurer sa stabilité en éloignant les étudiants de la capitale.

— Allons à Léon ! Je voudrais rencontrer des étudiants et visiter cette vieille capitale.

— Vous n'aurez pas le temps.

— Ce n'est pas bien loin ; c'est à 80 kilomètres, n'est-ce pas ? D'un coup d'auto, nous pouvons y passer une matinée.

— Mais vous ne pouvez pas aller à Léon en automobile. Il n'y a pas de route.

— Pas de route !

— L'Etat, qui possède les chemins de fer, ne veut pas de concurrence. Et si vous voulez aller à Léon en chemin de fer vous perdrez beaucoup de temps.

Nous avons renoncé à visiter Léon, mais nous avons pris une automobile qui par des routes excellentes nous conduisit sur les bords du Pacifique en longeant les vastes champs de cannes à sucre qui appartiennent à Somoza et nous sommes allés jusqu'à San Jorge, face à l'île Ometepe, aux volcans jumeaux, sur les bords de l'immense lac Nicaragua dont on dit qu'il est la seule eau douce au monde où vivent des requins.

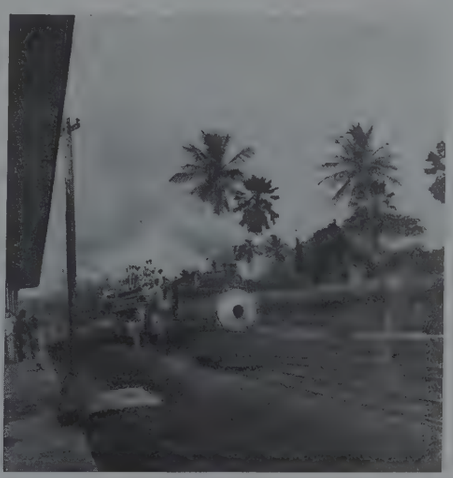
J'aurais voulu visiter le centre du pays et ses nombreuses mines d'or — qui sont un des éléments permanents de sa richesse. Mais lorsqu'on s'éloigne des grands itinéraires on tombe sur des chemins impraticables.

Il est sans doute difficile de prendre un contact direct avec les piñolejos, les nicaraguayens, ces amateurs de piñol, à base de maïs grillé et de cacao. Mais, grâce à plusieurs membres de la colonie française de Managua, j'ai eu le sentiment de séjourner auprès d'un peuple différent certes de ceux qui l'entourent, mais fier, comme chacun d'eux, de son indépendance.

Un agent de la circulation de Tegucigalpa.

La ville et ses maisons aux toits plats.

La population de Sinotepe s'apprête a célébrer la fête de Notre-Dame de Guadalupe.



Le transport des ouvriers de la plantation.

Une lagune dans la région de Managua.

CHAPEAUX D'AUTOMNE...
CHAPEAUX NOUVEAUX

par RENÉE DERIF.

NOUVEAUX avant tout par leur coiffant qui est droit et bien d'aplomb, découvrant le front ou basculés d'arrière en avant, les chapeaux de cet automne ont des lignes dépouillées et tracées d'un trait ferme et plein. Tendance à la hauteur dans bien des cas, mais tendance contraire dans des petites calottes enserrant la tête. Comme toujours, chaque maison a sa ligne et ses conceptions propres qui apportent cette nécessaire diversité de la mode, afin que chaque type de femme puisse trouver son type de chapeau idéal.

La ligne « en cône » alterne avec la ligne « barquette » et la ligne plongeant sur la nuque. Le moyen âge et la Renaissance italienne ont inspiré de petites formes jeunes dont les accents « en ponctuation » animent les petits bords qui se gonflent ou ondulent. Les coiffures espagnoles du « matador », en forme de trèfle, se sont parisianisées ainsi que certaines coiffes paysannes, tandis que les as des jeux de cartes font de charmantes toques en forme de cœur, de carreau, de trèfle ou de pique sur lesquelles on voit souvent une amusante petite pointe retroussée sur la nuque. Les chéchias, postillons ou calottes étranglées « en diabolo » prennent de la hauteur à l'encontre de petits casques pourvus d'oreillettes « à la gauloise » et de petites toques à ailettes de style égyptien. Coiffant droit également pour des tambourins étoffés parfois de grands nœuds papillon en satin de coloris contrastant et tombant sur la nuque ainsi que pour de grands canotiers inspirés des « sombreros ». Quelques toquets pointus s'inclinent légèrement vers la droite et certains bérets, basques ou catalans, posés sur une coiffe apparaissant à gauche sont nettement profilés.

Nouveauté aussi dans les matières et les garnitures, qui sont d'une exceptionnelle beauté. En tout premier viennent la panne, dans une gamme de tons doux et profonds, et le velours miroir, qui brille avec autant d'éclat. Vient ensuite le velours changeant, animé de reflets conjugués vert et bleu ou jaune et gris. Le satin est surtout employé en blanc ou en gris. Et pour le sport et la ville on voit des lainages bouclés, des jerseys « caniche », des jerseys unis, des lainages rayés ou écossais alliés au velours noir. Les taupés satin et ourson, la mélusine et

LEGROUX. — Toque de velours changeant gris et jaune, drapé vers la droite et fixé par un seul bijou d'or.

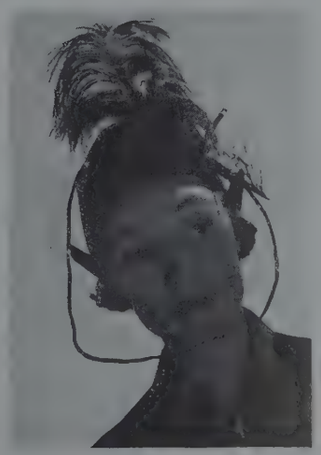
PAULETTE. — « Masque », velours noir avec bijou en strass.

GILBERT ORCEL. — « Matador » est un taupé de couleur bleu saphir.

FRANÇOISE RAY. — Toque de taupé écaille, bandeau de plumes de faisan.

JEAN BARTHET. — Chapeau du soir en résille de tulle d'or sur velours noir discrètement auréolé de tulle.

MAUD ET NANO. — « Feuille morte. » Panne feuille morte bordée de gros-grain noir. La voilette est tout entière parsemée de petites feuilles mortes.



De gauche à droite : **ROSE VALOIS.** « Pantomime ». Feutre noir à motif de franges de laine noire. — **MAUD ROSER.** « Pirogue ». Chapeau habillé de velours noir. Forme barquette garnie d'ailes d'or. — **CLAUDE SAINT-CYR.** « Suie », Cloche en feutre satiné noir garni de plumes d'autruche et d'une voilette également noires.

le feutre « poiluchon » sont les plus flatteurs ; le feutre mat antilope se drape de mille façons.

Des incrustations de couleurs différentes permettent de jolis effets de contrastes. Des coloris sont adoptés pour rehausser les tonalités de l'automne : rouge diable, bleu saphir, miel blond, blanc d'amidon, bleu Palmyre, parme. D'autres sont assortis à la couleur du temps.

Les garnitures de plumes semblent le prolongement du chapeau et sont variées : marabout, plumes de coq teintes, faisan doré, brins d'aigrettes ou de paradis fusent de côté ou du fond pointu. Les minoches poudrées d'or ou parsemées de strass sont la grande nouveauté du moment et s'emploient pour la toque tout entière, les bouts diamantés ou perlés venant caresser les tempes ou les joues.

Les toques de fourrure ont souvent un fond de velours de ton vif : astrakan et loutre pour la ville ; ocelot pour le sport ; vison, hermine et zibeline pour le soir ; certaines sont brodées de pierreries, car la broderie prend une grande place cette saison et recouvre parfois tout le chapeau. Broderies de passementerie ou de jais pour le jour, broderies de perles fines entremêlées d'or et de strass pour le soir ainsi que des broderies ruisselantes d'or pur. De courtes voilettes en forme, également parsemées de strass, mettent une ombre scintillante sur les yeux ou, au contraire, laissent ceux-ci à découvert.

Certains chapeaux de jour se transforment en chapeaux du soir en enlevant une calotte mobile qui laisse apercevoir une seconde calotte de tulle brodé de strass et d'or, ou encore en retournant le chapeau à bords souples doublé d'un ton différent et orné d'un semis de strass. A côté des toques brodées et précieuses, de grandes formes de panne ou de velours à lignes très pures jetteront une ombre pleine de mystère sur les décolletés du soir...

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

La Princesse Mathilde

C'est une héroïne pour vie romancée. Pour mieux dire, il est inutile de mettre du roman dans cette histoire, qui en est pleine. Le livre de M. A. Augustin-Thierry sur *la Princesse Mathilde* (Albin Michel) est un des récits biographiques les plus plaisants qu'on puisse lire. Toutes sortes d'histoires s'y entrecroisent, l'histoire politique, l'histoire littéraire, artistique, mondaine, les histoires d'alcôves aussi, qui s'entr'ouvrent sur la chronique galante du Second Empire. Il y a peu de personnages plus riches et plus animés que cette princesse dont les Goncourt disaient : c'est « Marguerite de Navarre dans la peau d'un Napoléon ». Nièce du grand empereur, cousine de Napoléon III, fille et petite-fille de rois, la princesse Mathilde domine de sa figure altière le XIXe siècle, qu'elle a traversé de son existence agitée. Quand elle disparaît, octogénaire, sous le septennat d'Emile Loubet, c'est tout un monde qu'elle emporte avec elle. « Sa nature complexe, nous dit son biographe, son caractère heurté tout en disparates et en contradictions, mélange d'orgueil et de simplicité, de hauteur et de laisser-aller, composent la figure la plus originale de princesse un peu bohème, curieuse de tous les arts, avec un tréfonds pourtant de sentiment bourgeois. »

« J'ai échappé trois fois au trône de France », dit-elle un jour. La fille du roi Jérôme, née en 1820, eut ses vingt ans sous le règne de Louis-Philippe. Parmi les princes qu'elle aurait pu épouser, il y avait en premier lieu le comte de Chambord. Mais le projet ne fut qu'effleuré. On pensa plus sérieusement au duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe. Les Bonapartistes ralliés à la monarchie de Juillet... Guizot fut quelque peu tenté par cette perspective. L'histoire de France en eût peut-être été changée. Ce fut Louis-Philippe qui écarta cette idée.

La troisième occasion d'accéder au trône de France fut de beaucoup la plus sérieuse. En 1836 Mathilde avait été fiancée à son cousin Louis-Napoléon, le fils de la reine Hortense. Mais ce fut cette année-là que le jeune prince se lança dans son équipée de Strasbourg, qui le fit expulser de France. Le mariage fut rompu. Plus tard, quand Louis-Napoléon fut prince-président, Mathilde prit une part active à la préparation du coup d'État. Et tout le monde pensait qu'elle allait devenir impératrice. Mais Eugénie de Montijo venait d'entrer en scène. Que fût-il advenu, demande M. A. Augustin-Thierry, si, n'ayant pas rencontré la séduisante Espagnole, Napoléon III avait épousé sa cousine ? Voici la réponse — sévère pour l'impératrice — qu'il nous propose : « Très supérieure en intelligence à Eugénie de Montijo, le moins qu'on puisse dire c'est que la princesse Mathilde n'eût point exercé dans les conseils l'influence néfaste qu'y apporta l'impératrice, son ultramontanisme obstiné, ses préjugés étroits, son favoritisme et son aveuglement. La guerre de 1870 n'eût pas été sa guerre. Toutes les destinées du Second Empire eussent été changées... »

Mais laissons ces hypothèses. Le destin de la princesse Mathilde était en marge de la politique. Quand son malheureux mariage avec le comte Demidoff eut été rompu, sa vie parisienne commença de faire d'elle une protectrice des artistes et des écrivains, ce qui lui vaudrait le surnom de « Notre Dame des Arts ». Non que son goût, qui était celui du temps, ait discerné en art les vraies valeurs : Delacroix était à ses yeux « un fou qu'on devrait enfermer ». L'admiration de la princesse allait à Cabanel, Bouguereau, Jérôme, Meissonier. Elle s'honorait de posséder « le premier Bonnat, le premier Roybet, le premier Jacquet, le premier Detaille ». Et quand les impressionnistes parurent, elle les tint pour des barbouilleurs.

Passons. Il reste que le nom de la princesse Mathilde est inséparable de l'histoire littéraire de son siècle, à deux ou trois époques successives. C'est d'abord le temps du château de Saint-Gratien et de l'hôtel de la rue de Courcelles. Le temps où la princesse secourt Théophile Gautier, fait décorer Edmond de Goncourt, obtient pour Renan la chaire d'hébreu au Collège de France, fait entrer Sainte-Beuve au Sénat. Son salon est celui de Mérimée, Taine, Berthelot, Flaubert, le salon de la libre pensée et du rationalisme. Sainte-Beuve en est l'oracle. Les jeunes y sont introduits, et la princesse aime à encourager leurs débuts. C'est elle qui, en 1869, fait jouer à l'Odéon un petit acte en vers intitulé *le Passant*. L'auteur s'appelle François Coppée ; un rôle en travesti est tenu par une jeune actrice, maigrichonne et peu connue, du nom de Sarah Bernhardt.

Vingt ans plus tard, la princesse Mathilde n'a pas cessé de régner sur le Tout-Paris littéraire. C'est une autre génération. Un autre salon aussi : la rue de Berry a remplacé la rue de Courcelles. Ses revenus ayant diminué, la princesse a dû réduire son train de vie. La pauvre n'a plus que trois cent mille francs or de rentes. C'est pourquoi, sans doute, on mange si mal à ses dîners. Elle n'en reçoit pas moins Banville, Sardou, Hérédia, Maupassant, Hervieu, Lavedan, de Flers, Lavisse, le jeune Marcel Proust. Elle pousse à l'Académie les historiens de l'Empire : Vandal, Henry Houssaye, Frédéric Masson. Car la nièce de Napoléon reste fidèle, envers et contre tout, à l'oncle glorieux.

Quand Nicolas II vient à Paris, en 1896, et comme on lui fait visiter le tombeau de l'Empereur aux Invalides, on envoie une carte d'invitation à la princesse. Elle la retourne avec ces mots : « Merci, mais inutile : j'ai la clef. » A la première de *Madame Sans-Gêne*, une scène qu'elle trouve irrévérencieuse pour la famille Bonaparte lui fait quitter sa loge avec fracas. Et le jour où Taine publie les chapitres des *Origines* où il juge sévèrement Napoléon elle se rend chez l'historien pour y déposer sa carte, marquée d'un P. P. C. hautain et rageur. La chronique de l'époque glosa sur ce P. P. C. « Princesse pas contente », dit un échotier.

Quand elle mourut, le 2 janvier 1904, le gouvernement Combes interdit qu'elle eût des obsèques solennelles à Paris. Il n'y eut pas d'invitations pour la cérémonie à Saint-Philippe-du-Roule. La princesse morte faisait-elle peur ? On était encore loin du jour où la loi d'exil serait abrogée.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Agnès de rien

Un Autre Rivage

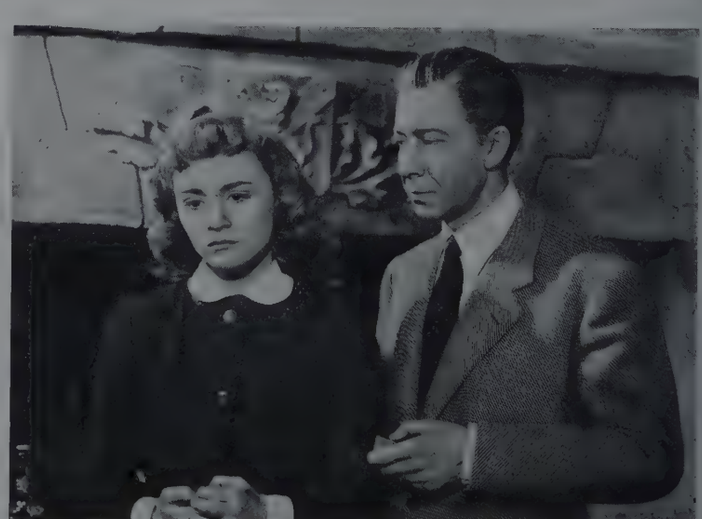
Comme *Julie de Carneilhan, Agnès de rien* a pour premier mérite d'avoir réussi à conserver à l'écran la qualité littéraire et jusqu'au style de l'œuvre adaptée. Le roman de Germaine Beaumont soutient d'ailleurs la comparaison avec celui de Colette. Il faut louer Jacques Natanson d'avoir écrit un dialogue qui sonne juste et Pierre Billon d'avoir trouvé des extérieurs qui traduisent aussi fidèlement une impression de dénuement et de mystère. Ces paysages d'hiver, cette usine abandonnée, cette résidence seigneuriale couverte de moisissures et de poussière nous fournissent quelques images à la fois belles et émouvantes comme on en voit trop rarement.

L'anecdote même se réduit à peu de chose, mais elle est défendue par une heureuse distribution. Nulle mieux que Danièle Delorme ne pouvait incarner cette femme-enfant terrifiée par tout ce qu'elle rencontre et vouée inexorablement à l'écrasement final. Nul mieux que Paul Meurisse — dont c'est le meilleur rôle — n'était capable de faire deviner une solitude aussi désespérée à travers une brutalité apparente. Yvonne de Bray exécute un numéro qui lui est familier en le chargeant un peu trop, mais Jeanne Morlet est remarquable dans une composition mesurée de femme de ménage ivre.

L'humour anglais est déjà impénétrable à la plupart des Français. Que dire de l'humour irlandais ? *Un Autre Rivage* en donne un échantillon que, pour ma part, je trouve ravissant, mais qui a plongé dans la consternation la plupart des critiques et, il faut bien le dire, des spectateurs. Perdant tout à coup le sens des valeurs, ceux-là se sont écriés d'une seule voix qu'il était invraisemblable qu'un jeune homme désireux de trouver l'argent nécessaire pour aller vivre dans une île du Pacifique n'imaginerait pas d'autre moyen pour se le procurer que d'attendre au carrefour le plus fréquenté de Dublin qu'un grave accident se produise : cela dans l'espoir de porter secours à quelque victime âgée mais riche qui en récompense l'instituerait son légataire universel.

Ce serait peine perdue d'énumérer les invraisemblances aussi fortes dont sont tissés *Pantagruel* et *Candide*, entre autres. Il vaut mieux avertir ceux qui ne goûtent pas ce genre d'esprit et leur épargner une déception certaine. Mais les autres verront exécuter dans ce film des variations originales qui les changeront agréablement des plaisanteries stéréotypées d'Hollywood et de Paris, et ils auront le plaisir de découvrir un metteur en scène, Charles Crichton, un documentariste qui débute dans ce film de fiction ; un jeune premier aussi peu conventionnel que possible, Robert Breatty, qui fait preuve d'une sensibilité de violette sous un aspect de « dur », et un excentrique, Stanley Holloway, dans la meilleure tradition des aristocrates alcooliques.

Par surcroît, l'opérateur a tiré un parti étonnant des extérieurs de Dublin. Si l'atmosphère en est très différente de celle évoquée par *Ulysse*, on n'en comprend pas moins que le charme de cette ville a été suffisant pour hanter jusqu'à sa mort le jeune James Joyce après qu'il se fut exilé.



La femme enfant et le tendre sauvage. D. Delorme et P. Meurisse.

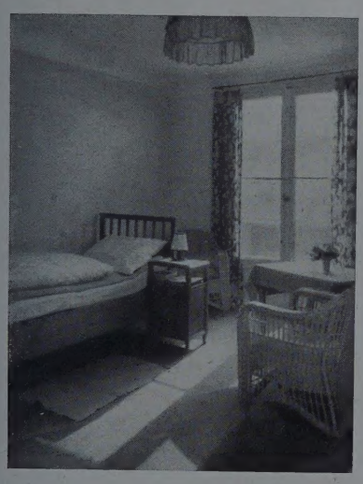
PETITES CHRONIQUES

DES DÉPORTÉS DE DACHAU AU SCHLOSS ELMAU

Au pied des Alpes bavaroises où les Wittelsbach avaient leurs réserves de chasse et où le plus excentrique d'entre eux, Louis II, l'ami de Wagner, faisait construire des châteaux fantastiques, à 4 lieues environ de Garmisch-Partenkirchen et non loin du célèbre Oberammergau, se dresse le Schloss Elmau, grand château qui tient un peu du monastère, dans une vallée fraîche et ensoleillée à la fois.

Jadis centre de naturistes désireux de restaurer les religions païennes du soleil et des cimes, le Schloss Elmau avait été transformé par le nazisme en un centre de recherches où s'effectuaient dans un certain mystère, dit-on, des expériences sur l'amélioration de la race.

Après la guerre, le gouvernement bavarois a confisqué ce bien nazi et en a fait



une maison de repos pour les victimes politiques, raciales et religieuses du national-socialisme.

Sur l'initiative du docteur Auerbach, président de l'Office bavarois des réparations, le président du gouvernement de Bavière, docteur Hans Ehard, a invité l'Amicale française des anciens de Dachau, présidée par M. Edmond Michelet, ancien ministre des Armées, à disposer d'une façon permanente d'une dizaine de lits au Schloss Elmau.

Un petit groupe d'anciens déportés politiques de Dachau a déjà été dirigé sur cette maison de repos, où ils sont hébergés gratuitement, munis d'une allocation mensuelle, et reçoivent les soins de toute nature appropriés à leur état, le tout aux frais du gouvernement bavarois, qui prend également à sa charge les frais de voyage en terre allemande à l'aller et l'ensemble des frais du voyage de retour à la résidence habituelle de l'intéressé.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA SECONDE GUERRE MONDIALE :

L'évocation, dans notre dernier numéro, des heures glorieuses du débarquement de Provence en août 1944 et du rôle joué par l'Armée française de la Libération nous a valu un nombreux courrier. Nous ne saurions mieux faire, pour satisfaire la curiosité de nos lecteurs, que leur recommander la lecture de la passionnante Histoire de la I^re^ Armée française, Rhin et Danube, *du général de Lattre de Tassigny (Plon, VI-672 pages).*

« Si la France avait été mieux informée, sans doute aurait-elle aujourd'hui un sens plus vif de sa victoire, une plus grande confiance dans l'avenir que celle-ci lui a ouvert, un plus juste respect pour son armée, et plus de foi dans sa jeunesse. »

C'est précisément à l'évocation de cette épopée dont il fut l'animateur que le général de Lattre consacre son livre, apportant à l'histoire de la guerre une contribution de première main, rehaussée de souvenirs personnels et jalonnée de textes officiels, ordres du jour, comptes rendus, etc.

Le prologue est le récit dramatique de son évasion de la prison de Riom en octobre 1943 : un avion de la R. A. F. l'enlève clandestinement dans les plaines de la Saône pour l'amener à Portsmouth. Il prend aussitôt sa place dans le combat de libération et préconise la formation d'une armée française en Afrique du Nord qui sera employée en « fer de lance » dans les opérations alliées.

A Alger il retrouve le général de Gaulle. « Vous n'avez pas vieilli, lui dit celui-ci. — Vous avez grandi », réplique de Lattre. Les deux futurs artisans de la victoire confrontent leurs projets et leurs espérances.

Le général de Lattre va se trouver en face d'un problème qui n'est pas moins psychologique que militaire : la mise sur pied de l'armée de la France nouvelle, enfantée par la Résistance. « Armée magnifique, dit-il, qui associera l'expérience des vétérans à l'enthousiasme des volontaires de 1792. » Lorsque son élan aura porté cette armée sur le sol de France, elle aura peu d'efforts à déployer pour assimiler les forces de l'intérieur. Encore faut-il que cet effort soit orienté dans un esprit à la fois réaliste et compréhensif.

C'est en Afrique que s'ébauche l'amalgame. Dans une interview donnée à Lyon au journal *le Patriote,* le général a défini le sens et la complexité de l'entreprise. Et d'abord la nécessité de conserver aux F. F. I. leur personnalité, leur mystique, la fierté de leurs groupements, marqués d'un sceau différent selon leurs maquis d'origine. « La France nouvelle ne pourra se sculpter sans avoir fondu dans sa propre matière cette gloire faite de toutes les douleurs, de tous les instincts de conservation de la race. » Une fraternité d'armes réalisée dans des conditions sans précédent, grâce à la souplesse empirique d'un commandement sachant dégager des solutions valables pour une infinité de cas particuliers; n'eût-il attaché son nom qu'à cette réussite, le général de Lattre se serait déjà acquis sa place dans l'histoire.

Autre difficulté, d'un tout autre ordre, celle-là : la mise en harmonie des vues du commandant français avec celles des états-majors alliés. C'est la pierre d'achoppement de toutes les coalitions militaires: que de préventions à vaincre avant de réaliser cette unité, sans laquelle un gaspillage de temps, d'efforts et de sacrifices demeure inévitable ! C'est l'œuvre du diplomate, relayant celle du psychologue.

Quant à celle du militaire, il est difficile de l'analyser ici telle qu'elle se révèle dans ce journal d'opérations d'une prodigieuse densité. Ce qui frappe, c'est la présence du chef, la permanence de l'esprit d'offensive animant, au sortir d'une période de dépression, le commandement, les hommes, la manœuvre. Nous voyons se dérouler comme dans une fresque héroïque les épisodes de cette randonnée victorieuse : conquête de l'île d'Elbe, bataille de Provence, course de la Méditerranée aux Vosges, libération de l'Alsace, passage du Rhin, Stuttgart, Constance, Ulm, l'Autriche, jusqu'au jour V.

Le 9 mai 1945, à minuit 6, Joukov ouvre la conférence d'armistice. Le maréchal Keitel est introduit, sous le feu des projecteurs. Il promène un regard hautain sur l'assistance et aperçoit le général de Lattre : « Ach ! grommelle-t-il, il y a aussi les Français. Il ne manquait plus que cela ! » A minuit 45 la séance est levée. Le rideau est tombé sur l'un des plus grands drames de l'histoire.

Joukov offre un souper aux généraux alliés. Il prononce un discours à la gloire de Staline, de l'Armée rouge, du Royaume-Uni, de l'Amérique. Puis les plats circulent. De Lattre reste les yeux fixés sur son assiette, mais ne se sert point. Les Russes s'inquiètent : ne serait-il pas souffrant ? « Je ne puis, dit-il, manger ni boire quand, dans une heure aussi solennelle que celle-ci, on oublie de parler de ma patrie. »

Alors Joukov se lève, reprend la parole et, dans une vibrante improvisation, exalte la France, le général de Gaulle, la Résistance... et son hôte. L'orchestre joue *la Marseillaise.*

Un chapitre est consacré à « l'esprit Rhin et Danube » tel que l'a forgé une fraternité scellée sur les champs de bataille pendant huit mois de guerre. Esprit de corps ? Non : conscience d'une volonté qui s'est révélée à elle-même et qui puise dans ses hauts faits non la vanité, mais la confiance. « Gardez intact en vos mémoires le souvenir de nos luttes, de nos victoires et de nos rangs fraternels. L'esprit Rhin et Danube survivra en chacun de vous, et, demain, pour des devoirs nouveaux, vous serez encore les artisans intransigeants de la grandeur française ! » Tel est le message qu'adresse le général à son armée le jour de la capitulation allemande.

On ne saurait trop louer le ton d'objectivité de ce livre. C'est aussi l'hommage que le chef rend à tous ceux dont le concours assura la victoire.

L'histoire écrite par un des hommes qui l'on faite...

LA QUESTION MILITAIRE :

Général de Goislard de Monsabert, *Il faut refaire l'armée française* (Editions S. E. S., 180 pages). « Les malheurs des temps nous ont donné le triste privilège de subir deux guerres mondiales et de vivre deux périodes d'après-guerre, dont la dernière ne laisse pas deviner ce que sera sa fin. » L'auteur fait le procès d'idées courantes. Il n'y a pas d'armée nouvelle : il y a l'armée tout court. Il n'y a pas d'armée de la nation : il y a les disciplines que s'imposent les nations qui veulent rester indépendantes ; elles sont celles des armées de tous les temps. La France attend depuis cinq ans bientôt une loi d'organisation de l'armée. C'est le plan de cette organisation que développe le général de Monsabert dans ces pages d'un patriotisme ardent et d'une émouvante lucidité.

On n'en saurait naturellement donner ici une analyse en raison de son ampleur et de sa technicité. Soulignons en revanche la place que l'auteur attribue au facteur spirituel.

ALBERT MOUSSET.

« PERSONNES DÉPLACÉES »

Répondant à l'appel lancé par l'Organisation internationale des réfugiés, les Petites Sœurs des pauvres avaient offert d'accueillir, dans leurs maisons de retraite de Paris et de province, un millier de vieillards parmi les cinq cent cinquante mille « personnes déplacées » qui attendent encore que leur soit ouverte une nouvelle patrie.

L'arrivée du premier groupe, comprenant une centaine de réfugiés d'Europe centrale et orientale, a eu lieu la semaine dernière à Paris. Avant de s'installer dans leurs nouveaux foyers, les arrivants ont fait une rapide visite de la capitale.

LE CENTENAIRE DE LA MORT DU GÉNÉRAL SAN MARTIN

A l'occasion du centième anniversaire de la mort du général San Martin, libérateur du Chili et du Pérou, une plaque a été apposée sur la maison que le grand homme d'Etat argentin habita de nombreuses années à Paris, 35, rue Saint-Georges. Une cérémonie analogue s'est déroulée à Boulogne-sur-Mer, où mourut, en 1850, le « libérateur » sud-américain.

ANDRÉE VIOLLIS

Journaliste et femme de lettres, Andrée Viollis est morte, terrassée par une congestion cérébrale alors qu'à soixante et onze ans elle songeait encore à effectuer un reportage en Corée.

Fille d'un préfet, elle avait épousé Gustave Téry, alors jeune professeur, pour devenir ensuite, après son divorce, la femme du délicat écrivain que fut H. d'Ardenne de Tizac (Jean Viollis en littérature). Collaboratrice de grands quotidiens parisiens et londoniens, elle s'était taillée rapidement une belle place parmi la pléiade des grands reporters de l'avant-guerre, aux côtés de Albert Londres, de Ludovic Naudeau, d'Henri Béraud. Voyageuse intrépide en dépit d'une santé précaire, elle courut le globe durant de longues années, sa curiosité passionnée et ses élans généreux l'attirant partout où se jouaient les grands drames mondiaux, en Russie, aux Indes, en Extrême-Orient, etc. Elle en rapportait toujours des notations originales qu'elle exprimait dans un style direct, vivant et coloré, ce qui lui valut de conquérir la faveur du grand public.

DES ÉTUDIANTS YOUGOSLAVES DANS LES LANDES

Un groupe de quatorze étudiants yougoslaves vient d'arriver en France, où ces jeunes consacreront une partie de leurs vacances à travailler, avec leurs camarades d'autres pays, au reboisement de la forêt landaise, ravagée par le feu l'an dernier.

Ces volontaires ont répondu à l'appel lancé par les mouvements « Service civil international » et « Jeunesse et reconstruction », sous les auspices de la Commission nationale française pour l'U. N. E. S. C. O. On attend également l'arrivée dans les Landes d'étudiants hollandais et britanniques.

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

A LA CHASSE

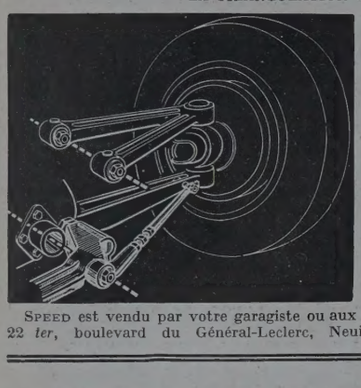
Avec l'automne viennent les joies de la chasse et les paysages aux coloris merveilleux. C'est le moment des passages de canards sauvages, de sarcelles, de poules d'eau, c'est aussi celui de l'affût à l'aube, dans les marais ou à la hutte.

C'est le moment où le chasseur suit la vie intense cachée dans la nature et épie au plus près la vie du gibier et des oiseaux migrateurs.

Aussi bien de jour que de nuit il lui est indispensable d'utiliser des jumelles Huet, 50 % plus claires grâce à leur optique traitée et utilisables d'une façon optimum.

C'est le cadeau rêvé, auquel toute femme doit penser, car les jumelles Huet sont indispensables à l'homme dans toutes les manifestations de sa vie sportive et touristique.

LA TRIANGULATION « SPEED »



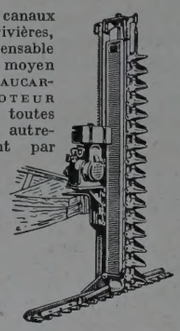
double la rigidité du train avant de la 11 CV Citroën.

Avec la triangulation Speed, plus d'usure prématurée des amortisseurs, plus de bruit de transmission, plus de vibrations ni de réactions dans la direction ; la durée des pneus est considérablement augmentée et les revisions de l'avant-train sont supprimées.

Ces avantages vous feront adopter ce précieux accessoire qui s'impose, comme la malle arrière, l'avance variable, la culasse, les roues légères.

Speed est vendu par votre garagiste ou aux Établissements Brissonnet et Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAI. 87-40.

NOUVEL APPAREIL FAUCARDEUR A MOTEUR (modèle 1950).



Pour tous les canaux ou bras de rivières, il est indispensable de faucarder, au moyen du nouveau faucardeur a moteur (modèle 1950), toutes les herbes qui, autrement, finiraient par obstruer les turbines.

La drague pour curage est le complément indispensable que doivent se procurer les propriétaires en surfaces en eau pour l'assainissement de ces dernières.

Établissements Cl. Bonnet et Fils, 4, rue de la Bastille, Paris (4e).

Catalogue F. M. F. I. sur demande.

LE BILAN AUTOMOBILE DU TOUR DE FRANCE... CYCLISTE

Le Tour de France vient de s'achever en apothéose. Pour les trois cent soixante-quinze caravaniers qui ont suivi l'épreuve de bout en bout, le moment est venu de faire le bilan de leurs déboires et de leurs satisfactions d'automobilistes avertis.

Dans son numéro de septembre, *l'Automobile* publie les premiers résultats du Grand Referendum qu'elle a lancé parmi eux.

Tous les usagers pourront ainsi juger de la façon dont les véhicules de série se sont comportés durant les 4.800 kilomètres du Tour de France.

Vous trouverez également dans *l'Automobile* de septembre :

— Un reportage sur « Levallois » berceau de l'automobile ;

— la Talbot-Lago « Baby » ;

— le nouveau tunnel de l'East River à New-York.

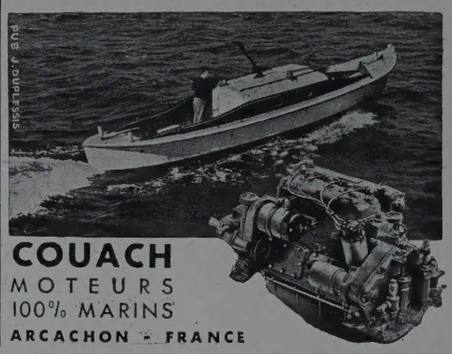
— Tous les résultats sportifs et la cote des voitures d'occasion.

L'Automobile, 6, rue de Milan, Paris. En vente partout. A défaut, contre 50 francs ou versement C. C. P. Paris 4026-13. Aucun envoi contre remboursement.

COUACH

La pinasse type "ARCOA" équipée du moteur **COUACH** *BD4 15/18 Cv.*

A POMPES A PISTONS



CHARGE UTILE : 3 TONNES

CARACTÉRISTIQUES :

- Vitesse élevée pour une faible puissance.
- Très grande stabilité.
- Tenue à la mer remarquable.
- Tirant d'eau 0m55.
- Manœuvre aisée par un seul homme.

COUACH

MOTEURS 100% MARINS

ARCACHON - FRANCE

NOUVELLES INVENTIONS

La femme « modèle »

Elle est toute de matière plastique et vient d'être présentée aux membres du Conseil britannique de la Santé sous le nom de « Lumena ». Il ne lui manque pas le moindre petit vaisseau, et tous les organes sont reproduits avec leurs couleurs réelles. Une synchronisation électrique permet de les

illuminer tandis qu'une « voix » les décrit.

Ci-dessus : Lumena et sa « voix » — qui répète son texte en attendant l'ouverture de la Foire britannique de l'alimentation.

Le premier navire à réaction

Quatre moteurs à réaction ont fait de ce vieux bateau, sauvé in extremis de la démolition, le navire le plus moderne du monde. Il doit servir aux expériences sur la propulsion à réaction sur mer.

Peinture à l'acier

Destiné à rénover les surfaces métalliques, cet appareil fonctionne à la façon des « pistolets » utilisés par les peintres. Son maniement est toutefois plus dangereux, car il projette... de l'acier en fusion.

Scalpel pour métaux

Grâce à un nouvel instrument — baptisé microtome — un savant américain a pu découper une lame de métal en tranches de moins d'un millième de millimètre.

L'appareil est composé essentiellement d'un disque métallique tournant à 65.000 tours à la minute, face à la lame d'acier, à laquelle est imprimé un mouvement semblable. Une vis permet de rapprocher les deux pièces. Au moment où elles vont se rencontrer se forment des « ondes de choc » qui découpent la lame d'acier en feuilles si minces qu'elles ne peuvent être décelées qu'à l'aide du microscope électronique.

Pour cet hiver...

Les spécialistes américains ont mis au point le « tapis électrique », qui fonctionne à la façon des couvertures chauffantes, mais dont l'originalité réside dans le procédé de fabrication. Les résistances électriques traversent le tapis le long des fils de chaîne, tandis que des fibres de verre isolantes sont tissées dans le sens de la trame.

C. T.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Dans une lettre pastorale lue dans toutes les églises catholiques d'Allemagne occidentale, les évêques de zone soviétique — y compris le cardinal von Preysing, évêque de Berlin et de Brandebourg — affirment la volonté de paix de l'Eglise, mais refusent d'adhérer au Front national, d'inspiration communiste, comme le suggéraient les autorités de la « République populaire » allemande.

Sœur Marie de Saint-Jean, supérieure des Sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny, a reçu des mains de M. Mitterrand, ministre de la France d'outre-mer, la croix de chevalier de la Légion d'honneur. On sait que les Sœurs de cette congrégation missionnaire évangélisent l'A. O. F. et la Guyane française.

Les travaux de réfection entrepris dans l'abbaye bénédictine du mont Cassin ont permis de découvrir, dans sa cachette oubliée, une urne d'albâtre renfermant des reliques de saint Benoît, fondateur de l'ordre des Bénédictins et de la célèbre abbaye, où il était venu se réfugier en 529, sous la menace des persécutions. Ces reliques avaient été dissimulées au cours d'une des nombreuses attaques subies par le couvent au cours des âges, et, en dépit de multiples recherches, il avait été impossible jusqu'à ce jour de les retrouver. Précisons qu'il s'agit là d'une partie des reliques, l'autre partie se trouvant dans la crypte de l'abbaye de Fleury, à Saint-Benoît-sur-Loire.

Pour la première fois depuis le 8 décembre 1854 — date à laquelle S. S. Pie IX définissait l'Immaculée Conception — un nouveau dogme va être proclamé par S. S. Pie XII le 1er novembre, jour de la fête de la Toussaint : le *Dogme de l'Assomption*. Un Consistoire secret, convoqué pour le 30 octobre, mettra définitivement au point le texte qui sera communiqué aux fidèles quarante-huit heures plus tard en la basilique Saint-Pierre.

Les Associations professionnelles protestantes ont tenu leur conférence nationale, du 21 au 23 juillet, à l'école des Roches. Les congressistes ont étudié « la responsabilité du chrétien dans la vie professionnelle ».

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Les Hommes et leur nourriture (Dunod).

Le problème de l'alimentation, et en particulier de la répartition des ressources alimentaires dans le monde, est un des plus graves qui soient. De cette mauvaise répartition et du gaspillage qui en découle les effets résultent, selon les endroits, misère et famine ou bien surproduction et mévente. Partout on s'efforce d'élever le niveau de vie des habitants, mais dans bien des régions le sol s'appauvrit et, chaque année, de nombreuses terres retombent en friches. Sur tous ces sujets importants et peu connus du public l'U. N. E. S. C. O. a réalisé une série de brochures confiées à des spécialistes et qui apportent une documentation d'un indéniable intérêt.

Raymond Millet : *les Iles du ciel* (Calmann-Lévy).

Un roman qui groupe autour d'un intellectuel allemand contraint de fuir l'Allemagne hitlérienne, pour sauver sa femme qui est juive, et réfugié à Paris divers types d'exilés. Tous seront pris dans la tourmente. On retrouve dans ce livre les qualités de poète de Raymond Millet et aussi l'expérience humaine dont il fait preuve dans ses enquêtes.

E. Perroy, R. Doucet, A. Latreille : *Histoire de la France pour tous les Français* (Hachette).

L'idée qui a présidé à la composition de ce livre est de demander à des spécialistes de chaque époque le résultat de leurs travaux et de leur expérience, présenté sous une forme accessible à tous. La matière de la recherche historique est devenue en effet trop étendue et trop complexe pour qu'un seul auteur l'embrasse complètement : mieux vaut partager la tâche. Cette nouvelle histoire, due à trois universitaires, respectivement professeur à la faculté des Lettres de Lille, recteur à l'académie de Besançon, professeur à la faculté de Lyon, offre un panorama des origines de notre pays à 1774. Les forces politiques y trouvent leur juste place dans l'évolution intellectuelle, sociale et politique. En toutes ses parties, il apporte l'état le plus récent de la science historique.

COURRIER MUSICAL

La musique de chambre

Elle n'est plus la parente pauvre des salles clairsemées d'autrefois. Désormais tous les festivals l'incorporent à leurs programmes, comptant sur elle pour exercer son attraction sur l'auditoire au même titre que des manifestations plus spectaculaires. Car elle crée l'intimité ; elle repose et détend ; elle établit efficacement la communication entre interprètes et auditeurs.

Si la richesse du répertoire dont elle dispose est une des raisons premières de sa permanence, la qualité et la ferveur des ensembles qui la défendent aujourd'hui en sont les autres. On a pu voir, au congrès de la Société internationale de musique contemporaine qui vient de se tenir à Bruxelles, des séances de musique de chambre assurées par ce que le monde compte de meilleur parmi les formations de notre temps.

A Paris les entretiens culturels franco-italiens attestent, par un cycle de concerts privés de haute valeur, que l'Italie n'est plus seulement la patrie de la musique lyrique, mais aussi celle de la musique pure. Il me souvient, entre autres, du concert dédié à Antonio Vivaldi, donné par le « Collegium musicum italicum » sous la direction de l'étonnant Renato Fasano.

Quant à la France, il n'est plus besoin de rappeler son activité dans ce domaine autrefois si déshérité. Chaque année deux ensembles de grand et juste renom, Pascal et Lowenguth, s'attachent à l'exécution intégrale des quatuors de Beethoven, ajoutée à celle d'œuvres anciennes et modernes. L'ensemble instrumental Charlotte Taffanel prend peu à peu la place laissée vacante par la chère Claude Crussard dans la restitution des maîtres du passé.

Mais je voudrais plus spécialement encore mettre en lumière une création récente : l'orchestre de chambre Hewitt, succédant au quatuor du même nom. Maurice Hewitt, désormais, prend la baguette. Il a constitué son ensemble avec les plus remarquables solistes des grands orchestres de France ; tous sont groupés avec les plus solides, les plus rigoureuses disciplines de la musique de chambre, où il faut ne faire qu'un. Ces disciplines, Maurice Hewitt les connaît comme personne, pour les avoir pratiquées autrefois avec son vénéré maître Capet. Il obtient ainsi des résultats dépassant toute espérance, car il joint à sa technique et à son style infaillible une ferveur communicative à laquelle tout l'auditoire participe. Deux concerts hors ligne : Bach, Mozart, Strauss, Stravinsky, Honegger — vaste rétrospective des chefs-d'œuvre de la musique de chambre — ont définitivement établi la supériorité de cette formation, à laquelle nous souhaitons longue vie et succès.

Le Festival de Besançon

La saison d'été à peine achevée, déjà s'annoncent les grands festivals d'automne. Celui de Besançon, qui se déroulera du 6 au 17 septembre, doit revêtir cette année un éclat particulier. Les programmes, d'une grande diversité, font place à la musique ancienne et moderne, écoles françaises et étrangères ; orchestres, ensembles, solistes et virtuoses appelés à y participer comptent parmi les noms les plus célèbres de l'art musical.

Ajoutons que chaque séance aura lieu dans le cadre le mieux approprié : au théâtre, les grands concerts symphoniques et les spectacles de ballets ; au parlement et au château de Moncey, les concerts de chambre et récitals ; dans la cathédrale, la musique sacrée.

Souhaitons au Festival de Besançon tout le succès que mérite son bel effort.

L. MAURICE-AMOUR.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

L'éminent écrivain René Dumesnil retrace en de pertinentes causeries l'évolution du théâtre lyrique après Wagner. Il vient d'évoquer le souvenir de l'opéra italien, et sut ponctuer son discours d'exemples musicaux très heureusement choisis. En dehors du plaisir que prennent tous les amis de la musique à écouter cette rubrique, les étudiants ès arts se doivent de l'entendre.

L'orchestre de Lille donne de beaux concerts ; les programmes mettent en lumière des partitions qui risqueraient fort de rester à l'ombre sans le secours des ondes. L'ouverture d'*Alfonso et Estrella*, due à la plume de Schubert, fut jouée avec beaucoup d'autorité, d'ampleur. Peu connue du grand public, elle lui rappelle pourtant que le maître autrichien du romantisme était aussi un homme de théâtre. Ce n'est pas sous cet aspect qu'il devait passer à la postérité. Trop confiant, Schubert comptait sur son ami Schobert, librettiste, dont il partageait la même chambre, pour écrire un poème qu'il mettait aussitôt en musique par fragments. Leur travail terminé, ils rencontrèrent le maître Weber, qui au même moment venait d'achever son *Freischutz* et leur promit, peut-être un peu légèrement, de monter la pièce à Dresde. Malheureusement, autant en emporta le vent... Weber oublia cette promesse. Heinrich Hoffmann, musicien allemand du XIXe siècle, en écrivant *Feux follets et Gnomes* s'est sûrement souvenu du sens littéraire de ces mots, car il évoque avec tristesse la flamme légère qui s'élance dans les cimetières et les endroits marécageux, sous l'influence des émanations de phosphure d'hydrogène ; quant aux gnomes qui ont élu domicile, dit-on, dans les entrailles de la terre, il convient en effet que de graves accents fassent surgir leur image dans l'esprit des sans-filistes.

Waldemar Almé, pianiste norvégien, a fait preuve d'une grande sensibilité d'expression au cours de son récital entièrement consacré à Grieg. La *Ballade en sol mineur, Nocturne, Soir dans les montagnes* et *Improvisation d'après une vieille chanson* méritent de prendre place dans le répertoire des virtuoses, qui s'en tiennent trop souvent à l'exécution du concerto avec orchestre, tandis que les ensembles symphoniques jouent sagement aux concerts dominicaux les « danses norvégiennes » que les jeunes filles bien élevées interprétaient jadis dans les salons.

W.-L. LANDOWSKI.

COUPE DE GOLF D'ÉTÉ « LA VITELLOISE »

Le succès des coupes de golf d'hiver et d'été « la Vittelloise » a été tel que « la Vittelloise » a décidé de continuer, chaque année, à faire disputer des épreuves, tant hivernales qu'estivales.

Nombreux ont été les joueurs qui se sont inscrits aux éliminatoires de la coupe de Golf d'hiver « la Vittelloise », qui, partout, ont reçu l'accueil le plus sympathique.

La coupe de Golf d'été « la Vittelloise » se joue cette année dans les stations touristiques, balnéaires et thermales suivantes :

Andaine	Touquet Golf-Club
Antibes Golf-Club	Pau
Vittel	Dinard
Biarritz	Aix-les-Bains
Étretat	Chantaco
La Nivelle	Chamonix
Luchon	Royat
Divonne-les-Bains	Saint-Briac-sur-Mer
	Pornic

La finale se disputera, soit à Vittel, soit sur un grand golf de la région parisienne, non déterminé encore, après les vacances.

La qualité et le côté pratique des prix offerts ont charmé les heureux gagnants, l'année dernière. Nul doute que cette année encore ils auront d'agréables surprises.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Gd HOT. du CAP-FERRAT « Le Paradis de la Riviera » (entre Nice et Monte-Carlo) - Tél. 250-20
Toutes les joies sportives de l'été.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

LA PLUS MAGNIFIQUE de toutes les PROPRIÉTÉS exist. en bord de Seine, à 30 km. de Paris, dans site agréable, est A VENDRE, nue 25.000.000 ou entièrement et richement meublée 30.000.000. Pour renseignements : Ec. DUPONT, 41, rue Boulard, Paris.

P. T. T.
Bons 5 ½ %
à 10 ans
•
Pour développer les échanges postaux et généraliser l'automatique rural
SOUSCRIVEZ !

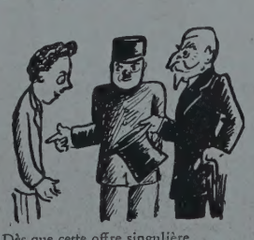
LA XXVIe FOIRE de MARSEILLE
INTERNATIONALE
PRESENTERA
du 16 SEPTEMBRE au 2 OCTOBRE
UNE SYNTHESE COMPLETE DE LA PRODUCTION FRANÇAISE ET ETRANGÈRE DANS TOUS LES DOMAINES
C'EST PAR EXCELLENCE
LE PREMIER MARCHÉ INTERNATIONAL D'ECHANTILLONS DU BASSIN MEDITERRANÉEN
FACILITÉS DE VOYAGES ET RÉDUCTIONS SUR RÉSEAUX S.N.C.F. ET AIR-FRANCE

L'ÉCHANGE OU MARIÉ APRÈS SON ENTERREMENT ! par CAMI.

Ayant pris trop de narcotique,
Un jour Gaston fut terrassé
Par une crise léthargique.
On crut qu'il avait trépassé.
On l'enterra, mais, dans sa bière,
Il cria soudain comme un veau.
Et le gardien du cimetière
Vint l'extirper de son caveau.

Gaston sentant ses jambes molles
Après ce funèbre séjour,
Le gardien de la nécropole
L'hospitalisa quelques jours.
La fille du concierge, Adèle,
Le soigna si bien que, guéri,
Gaston devint amoureux d'elle
Et rêva d'être son mari.

Mais où donc loger son ménage ?
A peine enterré, son local
S'était loué. Lors, sans ambages,
Il fit passer dans un journal :
« Echangerais caveau famille,
« Quartier calme, plein d'agrément,
« Tout marbre, entouré de charmilles,
« Contre un petit appartement. »



Dès que cette offre singulière
Fut insérée, un grand vieillard,
Dans la loge du cimetière,
Vint trouver Gaston sans retard
Et dit : « Dégoûté de l'époque,
« Je compte me donner la mort.
« Mon appartement je le troque
« Pour votre caveau tout confort. »

Le concierge, selon l'usage,
Lui montra son local futur :
« Bien exposé, beau voisinage,
« Vous vous y plairez, j'en suis sûr ! »
— « Parfait ! dit le vieillard étrange,
« Je vais emménager, radieux ! »
Et puis, ayant conclu l'échange,
Il donna le « denier à Dieu »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

Garantie de qualité pour vos tissus de coton imprimé
IMPRESSIONS DE LYON
MARQUE DÉPOSÉE
Impressions de Lyon
A. BOUCHERAT